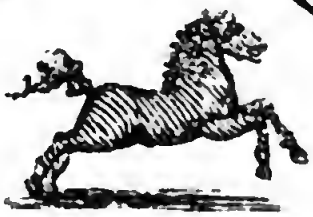
VITTORIO EM. III

FONDO PIZZOFALCONE



BIBLIOTECA P

Armadio

82

NAZIONALE
B. Prov.
I
50
VITT. EM. III
NAPOLI

19852

Bibliothèque

PORTATIVE

de

L'OFFICIER.

BP
I
50

Bibliothèque portative

DE L'OFFICIER,

FORMAT IN-32, PAPIER VÉLIN.

L'Art de la Guerre, poème en six chants, par FRÉDÉRIC-LE-GRAND, roi de Prusse, ouvrage retouché par Voltaire sous les yeux du monarque, et accompagné d'une Préface, d'Arguments et de notes, par M. LOUIS DU BOIS, membre de plusieurs académies. 2 fr.

BOSSUET. *Discours sur l'Histoire universelle*, 2 vol. pap. vélin. 3 fr.

VERTOT. *Révolutions romaines*, 4 vol. br. pap. vél. 6 fr.

MONTESQUIEU. *De la Grandeur et de la Décadence des Romains*, 1 vol. br. 1 fr. 50 c.

Ces 7 vol. sont réunis en 1 seul vol. in-8°. 12 fr.

Les Commentaires de César, édition de Wailly, entièrement revue et corrigée, avec une carte des Gaules, représentant les noms anciens et modernes, 2 vol. vélin, br. 5 fr.

Stratagèmes militaires et Ruses de guerre, tirés des auteurs grecs, latins, français et étrangers, tant anciens que modernes, imprimés par MM. Didot et Rignoux. 2 vol. pap. vél., br. 4 fr.

Ordonnance du Roi, portant Règlement sur le service intérieur, la police des troupes, du 13 mai 1818. 2 fr.

Instruction provisoire sur les troupes en campagne, du 5 février 1823, br. 2 fr.

Ordonnance pour régler le service dans les places et dans les quartiers, br. 2 fr.

Manuel d'Administration, à l'usage des compagnies ou escadrons; 3e édit. 1 vol. in-32. 1 fr. 50 c.

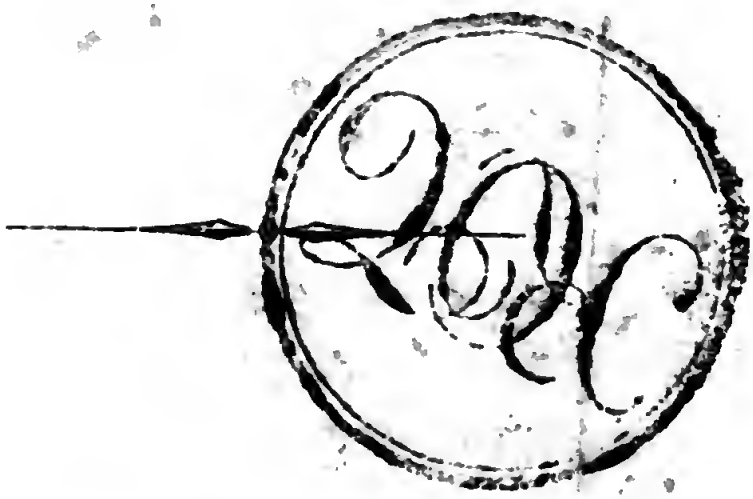
Manuel d'Armement, ou Réunion des Réglements, Instructions, Tarifs relatifs aux réparations, à l'entretien, 1 vol. in-32. 2 fr.

Si on désire avoir ces ouvrages reliés, on devra ajouter 50 centimes par volume.

MAXIMES

DE GUERRE

DE NAPOLÉON.



A PARIS,

CHEZ ANSELIN, LIBRAIRE POUR L'ART MILITAIRE, RUE DAUPHINE, N° 9.

1830.

IMPRIMERIE DE A. FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, RUE JACOB, N° 24.

MAXIMES
DE GUERRE
DE NAPOLÉON.

I.

Les frontières des états sont, ou de grands fleuves, ou des chaînes de montagnes, ou des déserts. De tous ces obstacles, qui s'opposent à la marche d'une armée, le plus difficile à franchir, c'est le désert; les montagnes viennent ensuite, et les larges fleuves n'ont que le troisième rang.

II.

Un plan de campagne doit avoir prévu tout ce que l'ennemi peut faire, et contenir en lui-même les moyens de le déjouer. Les plans de campagne se modifient à l'infini, selon les

circonstances, le génie du chef, la nature des troupes, et la topographie du théâtre de la guerre.

III.

Une armée qui marche à la conquête d'un pays, a ses deux ailes appuyées à des pays neutres, ou à de grands obstacles naturels, tels que des fleuves ou des chaînes de montagnes; il peut arriver qu'une de ses ailes seulement soit appuyée, ou même qu'elle ait ses deux ailes à découvert. Dans le premier cas, un général en chef n'a plus qu'à veiller à n'être point percé sur son front; dans le second cas, il doit s'appuyer à l'aile soutenue; dans le troisième cas, il doit tenir ses divers corps bien appuyés sur son centre, et ne jamais s'en séparer : car, si c'est une difficulté à vaincre que d'avoir deux flancs en l'air, cet inconvénient double si on en a quatre, triple si on en a six, c'est-à-dire si on se divise en deux ou trois corps différents. La ligne d'opé-

ration, dans le premier cas, peut appuyer indifféremment sur la gauche ou sur la droite; dans le second cas, elle doit appuyer à l'aile soutenue; dans le troisième cas, elle doit être perpendiculaire sur le milieu de la ligne de marche de l'armée. Mais, dans tous les cas ci-dessus mentionnés, il faut, tous les cinq ou six jours de marche, avoir une place forte, ou une position retranchée sur la ligne d'opération, pour y réunir des magasins de bouche et de guerre, y organiser les convois, et en faire un centre de mouvement, un point de repaire, qui raccourcisse la ligne d'opération de l'armée.

IV.

Quand on marche à la conquête d'un pays avec deux ou trois armées qui ont chacune leur ligne d'opération jusqu'à un point fixe, où elles doivent se réunir, il est de principe que la réunion de ces divers corps d'armée ne doit jamais se faire près de l'ennemi, parce

que, non-seulement l'ennemi, en concentrant ses forces, peut empêcher leur jonction, mais encore il peut les battre séparément.

V.

Toute guerre doit être méthodique, parce que toute guerre doit avoir un but, et doit être conduite conformément aux principes et aux règles de l'art. La guerre doit être faite avec des forces proportionnées aux obstacles qu'on aura pu prévoir.

VI.

Au commencement d'une campagne, il faut bien méditer si l'on doit ou non s'avancer; mais quand on a effectué l'offensive, il faut la soutenir jusqu'à la dernière extrémité. Quelle que soit l'habileté des manœuvres dans une retraite, elle affaiblira toujours le moral de l'armée, puisque, en perdant les chances de succès, on les remet entre les mains de

l'ennemi. Les retraites, d'ailleurs, coûtent beaucoup plus d'hommes et de matériel que les affaires les plus sanglantes ; avec cette différence que, dans une bataille, l'ennemi perd à peu près autant que vous, tandis que, dans une retraite, vous perdez sans qu'il perde.

VII.

Une armée doit être, tous les jours, toutes les nuits, et toutes les heures, prête à opposer toute la résistance dont elle est capable ; ce qui exige que les soldats aient constamment leurs armes et leurs munitions ; que l'infanterie ait constamment avec elle son artillerie, sa cavalerie et ses généraux ; que les diverses divisions de l'armée soient constamment en mesure de se soutenir, de s'appuyer et de se protéger ; que dans les camps, dans les marches, dans les haltes, les troupes soient toujours dans des positions avantageuses, qui aient les qualités exigées pour tout champ de bataille ; savoir : que les flancs soient bien

appuyés, et que toutes les armes de jet puissent être mises en jeu dans les positions qui leur sont le plus avantageuses. Lorsque l'armée est en colonne de marche, il faut avoir des avant-gardes, et des flanqueurs qui éclairent en avant, à droite et à gauche, et à des distances assez grandes pour que le corps principal de l'armée puisse se déployer et prendre position.

VIII.

Un général en chef doit se dire plusieurs fois par jour : Si l'armée ennemie apparaissait sur mon front, sur ma droite, ou sur ma gauche, que ferais-je? et s'il se trouve embarrassé, il est mal posté, il n'est pas en règle, il doit y remédier.

IX.

La force d'une armée, comme la quantité des mouvements dans la mécanique, s'évalue

par la masse multipliée par la vitesse. Une marche rapide augmente le moral de l'armée, elle accroît ses moyens de victoire.

X.

Avec une armée inférieure en nombre, inférieure en cavalerie et en artillerie, il faut éviter une bataille générale, suppléer au nombre par la rapidité des marches, au manque d'artillerie par la nature des manœuvres, à l'infériorité de la cavalerie par le choix des positions. Dans une pareille situation, le moral du soldat fait beaucoup.

XI.

Opérer par des directions éloignées entre elles et sans communications, est une faute qui ordinairement en fait commettre une seconde. La colonne détachée n'a des ordres que pour le premier jour; ses opérations, pour le second jour, dépendent de ce qui est

arrivé à la principale colonne ; ainsi, selon les circonstances, cette colonne perdra du temps pour attendre des ordres, ou bien elle agira au hasard. On doit donc avoir pour principe, qu'une armée doit toujours tenir toutes ses colonnes réunies, de manière que l'ennemi ne puisse pas s'introduire entre elles : lorsque, par des raisons quelconques, on s'écarte de cette maxime, il faut que les corps détachés soient indépendants dans leurs opérations ; il faut que ces corps se dirigent vers un point fixe, sur lequel ils doivent se réunir ; ils doivent marcher sans hésiter et sans de nouveaux ordres ; enfin, il faut que ces corps soient le moins possible exposés à être attaqués isolément.

XII.

Une armée ne doit avoir qu'une seule ligne d'opération ; on doit la conserver avec soin, et ne l'abandonner que par suite de circonstances majeures.

XIII.

Les distances que les corps d'armée doivent mettre entre eux, dans les marches, dépendent des localités, des circonstances et du but qu'on se propose.

XIV.

Dans les montagnes, on trouve partout un grand nombre de positions extrêmement fortes par elles-mêmes, qu'il faut se garder d'attaquer. Le génie de cette guerre consiste à occuper des camps, ou sur les flancs, ou sur les derrières de l'ennemi, qui ne lui laissent que l'alternative d'évacuer ses positions sans combattre, pour en prendre une en arrière, ou d'en sortir pour vous attaquer. Dans la guerre de montagne, celui qui attaque a du désavantage; même dans la guerre offensive, l'art consiste à n'avoir que des combats défensifs, et à obliger l'ennemi à attaquer.

XV.

La gloire et l'honneur des armes est le premier devoir qu'un général qui livre bataille doit considérer ; le salut et la conservation des hommes n'est que secondaire; mais c'est aussi dans cette audace, dans cette opiniâtreté, que se trouvent le salut et la conservation des hommes. Dans une retraite, outre l'honneur des armes, on perd souvent plus de monde que dans deux batailles : c'est pourquoi il ne faut jamais désespérer, tant qu'il reste des braves aux drapeaux ; par cette conduite, on obtient et on mérite d'obtenir la victoire.

XVI.

Une maxime de guerre bien éprouvée, est de ne pas faire ce que veut l'ennemi, par la seule raison qu'il le désire ; ainsi, on doit éviter le champ de bataille qu'il a reconnu et étudié ; il faut mettre plus de soins encore à

éviter celui qu'il a fortifié, et où il s'est retranché. Une conséquence de ce principe est de ne jamais attaquer de front une position qu'on peut obtenir en la tournant.

XVII.

Dans une guerre de marches et de manœuvres, pour éluder une bataille contre une armée supérieure, il faut se retrancher tous les soirs, et se placer toujours dans une bonne défensive. Les positions naturelles que l'on trouve ordinairement ne peuvent pas mettre une armée à l'abri de la supériorité d'une armée plus nombreuse, sans les secours de l'art.

XVIII.

Surpris par une armée supérieure, un général ordinaire, occupant une mauvaise position, cherchera son salut dans la retraite; mais un grand capitaine paiera d'audace, et

marchera à la rencontre de l'ennemi. Par ce mouvement, il déconcerte son adversaire; et si celui-ci met de l'irrésolution dans sa marche, un général habile, profitant de ce moment d'indécision, peut encore espérer la victoire, ou au moins gagner la journée en manœuvrant; à la nuit, il peut se retrancher ou se replier sur une meilleure position. Par cette conduite hardie, il maintient l'honneur des armes, cette partie si essentielle de la force d'une armée.

XIX.

Le passage de l'ordre défensif à l'ordre offensif est une des opérations les plus délicates de la guerre.

XX.

On ne doit point abandonner sa ligne d'opération : mais c'est une des manœuvres les plus habiles de l'art de la guerre de savoir

la changer, lorsqu'on y est autorisé par les circonstances. Une armée qui change habilement sa ligne d'opération trompe l'ennemi, qui ne sait plus où sont ses derrières, et les points faibles sur lesquels il peut la menacer.

XXI.

Quand une armée traîne à sa suite un équipage de siége, de grands convois de blessés et de malades, elle ne saurait prendre des chemins trop courts, pour se rapprocher le plus promptement de ses dépôts.

XXII.

L'art d'asseoir un camp sur une position, n'est autre chose que l'art de prendre une ligne de bataille sur cette position. A cet effet, il faut que toutes les machines de jet soient en jeu et favorablement placées; il faut choisir une position qui ne soit dominée et qui ne puisse pas être tournée; et, autant

que cela est possible, il faut qu'elle domine et enveloppe les positions environnantes.

XXIII.

Lorsqu'on occupe une position où l'ennemi menace de vous envelopper, il faut vite rassembler ses forces, et menacer l'ennemi d'un mouvement offensif; par cette manœuvre, vous l'empêchez de se dégarnir, et de venir inquiéter vos flancs, dans le cas où vous jugeriez indispensable de battre en retraite.

XXIV.

Une maxime de guerre qu'on ne doit jamais oublier, est qu'il faut rassembler ses cantonnemens sur le point le plus éloigné et le plus à l'abri de l'ennemi, surtout lorsque celui-ci paraît à l'improviste. De cette manière, on aura le temps de réunir toute l'armée avant que l'ennemi puisse attaquer.

XXV.

Quand deux armées sont en bataille et que l'une doit opérer sa retraite sur un pont; tandis que l'autre peut se retirer sur tous les points de la circonférence, tous les avantages sont à cette dernière. C'est alors qu'un général doit être audacieux, frapper de grands coups, et manœuvrer les flancs de son ennemi; la victoire est entre ses mains.

XXVI.

C'est aller contre les vrais principes, de faire agir séparément des corps qui n'ont entre eux aucune communication, vis-à-vis d'une armée centralisée et dont les communications sont faciles.

XXVII.

Lorsqu'on est chassé d'une première posi-

tion, il faut rallier ses colonnes assez en arrière pour que l'ennemi ne puisse les prévenir; car ce qui peut arriver de plus fâcheux, c'est lorsque les colonnes sont attaquées isolément avant leur réunion.

XXVIII.

Il ne faut faire aucun détachement la veille du jour d'une bataille, parce que, dans la nuit, l'état des choses peut changer, soit par des mouvements de retraite de l'ennemi, soit par l'arrivée de grands renforts qui le mettent à même de prendre l'offensive, et de rendre funestes les dispositions prématurées que vous avez faites.

XXIX.

Quand on veut livrer une bataille, il est de règle générale de rassembler toutes ses forces, de n'en négliger aucune; un bataillon quelquefois décide d'une journée.

XXX.

Rien n'est plus téméraire et plus contraire aux principes de la guerre, que de faire une marche de flanc devant une armée en position, surtout lorsque cette armée occupe des hauteurs au pied desquelles on doit défiler.

XXXI.

Donnez-vous toutes les chances de succès, lorsque vous projetez de livrer une grande bataille, surtout si vous avez affaire à un grand capitaine; car, si vous êtes battu, fussiez-vous au milieu de vos magasins, près de vos places, malheur au vaincu!

XXXII.

Le devoir d'une avant-garde ne consiste pas à s'avancer ou à reculer, mais à manœuvrer. Elle doit être composée de cavalerie lé-

gère, soutenue d'une réserve de cavalerie de ligne, et de bataillons d'infanterie ayant aussi des batteries pour les soutenir. Il faut que les troupes d'avant-garde soient d'élite, et que les généraux, officiers et soldats connaissent bien leur tactique, chacun selon les besoins de son grade. Une troupe qui ne serait pas instruite ne serait qu'un objet d'embarras à l'avant-garde.

XXXIII.

Il est contraire aux usages de la guerre de faire entrer ses parcs et sa grosse artillerie dans un défilé dont on n'a pas l'extrémité opposée; en cas de retraite, ils embarrasseront, et on les perdra. On doit les laisser en position sous une escorte convenable, jusqu'à ce qu'on soit maître du débouché.

XXXIV.

Il faut avoir pour principe de ne jamais

mettre, entre les divers corps qui forment la ligne de bataille, des intervalles par où l'ennemi puisse pénétrer, à moins que ce ne soit pour l'attirer dans un piége.

XXXV.

Les camps d'une même armée doivent toujours être placés de manière à pouvoir se soutenir.

XXXVI.

Lorsque l'armée ennemie est couverte par un fleuve sur lequel elle a plusieurs têtes de pont, il ne faut pas l'aborder de front; cette disposition dissémine votre armée, et vous expose à être coupé. Il faut s'approcher de la rivière qu'on veut passer, par des colonnes en échelons; de sorte qu'il n'y ait qu'une seule colonne, la plus avancée, que l'ennemi puisse attaquer, sans prêter lui-même son flanc. Pendant ce temps, les troupes légères

borderont la rive; et lorsqu'on sera fixé sur le point où l'on veut passer le fleuve, on s'y portera rapidement et on jettera le pont. On doit encore observer que le point de passage doit toujours être éloigné de l'échelon de tête, afin de tromper l'ennemi.

XXXVII.

Du moment où l'on est maître d'une position qui domine la rive opposée, on acquiert bien des facilités pour effectuer le passage d'une rivière, surtout si cette position a assez d'étendue pour y placer une nombreuse artillerie. Cet avantage est moindre si la rivière a plus de trois cents toises, parce que la mitraille n'arrivant plus sur la rive opposée, les troupes qui défendent le passage, peuvent facilement se défiler et se mettre à l'abri du feu. Il arrive alors que si les grenadiers chargés de passer le fleuve pour protéger la construction du pont, peuvent atteindre l'autre rive, ils seront écrasés par la mitraille de l'en-

nemi, puisque leurs batteries placées à deux cents toises du débouché du pont, sont à portée de faire un feu très-meurtrier, quoique éloignés de plus de cinq cents toises des batteries de l'armée qui veut passer; de sorte que l'avantage de l'artillerie est tout entier pour lui. Aussi, dans ce cas, le passage n'est-il possible que lorsqu'on parvient à surprendre l'ennemi, et qu'on est protégé par une île intermédiaire, ou bien lorsqu'on profite d'un rentrant très-prononcé qui permet d'établir des batteries croisant leurs feux sur la gorge. Cette île, ou ce rentrant, forment alors une tête de pont naturelle, et donnent l'avantage de l'artillerie à l'armée qui attaque.

Quand une rivière a moins de soixante toises, et qu'on a un commandement sur la rive opposée, les troupes qui sont jetées sur l'autre bord étant sous la protection de l'artillerie, se trouvent avoir tant d'avantages, que, pour peu que la rivière forme un rentrant, il est impossible à l'ennemi d'empêcher

l'établissement du pont. Dans ce cas, les plus habiles généraux, lorsqu'ils ont pu prévoir les projets de leur ennemi, et arriver avec leur armée sur le point du passage, se sont contentés de s'opposer au passage du pont. Le pont étant un vrai défilé, il faut se placer en demi-cercle alentour de son extrémité, et se défiler du feu de la rive opposée, à la distance de trois ou quatre cents toises.

XXXVIII.

Il est difficile d'empêcher un ennemi qui a des équipages de pont, de passer une rivière. Lorsque l'armée qui défend le passage a pour but de couvrir un siége, aussitôt que le général qui la commande aura la certitude qu'il ne peut s'opposer au passage, il doit prendre ses mesures pour arriver avant l'ennemi à une position intermédiaire entre la rivière qu'il défend et la place qu'il couvre.

XXXIX.

Turenne, dans la campagne de 1645, fut

acculé avec son armée, sous Philipsbourg, par une armée fort nombreuse; il ne se trouva pas de pont sur le Rhin, mais il profita du terrain entre le fleuve et la place pour y établir son camp. Ceci doit être une leçon pour les officiers du génie, non-seulement pour la construction des places fortes, mais aussi pour la construction des têtes de pont. Il faut laisser un espace entre la place et la rivière, de manière que, sans entrer dans la place, ce qui en compromettrait la sûreté, une armée puisse se ranger et se rallier entre la place et le pont. Une armée qui se retire sur Mayence, étant poursuivie, est nécessairement compromise, puisqu'il faut plus d'un jour pour passer le pont, et que l'enceinte de Cassel est trop petite pour qu'une armée puisse y rester sans l'encombrer; il eût fallu laisser deux cents toises entre la place et le Rhin. Il est essentiel que les têtes de pont, devant les grandes rivières, soient tracées d'après ce principe; autrement, elles seront d'un faible secours pour protéger le passage

d'une armée en retraite. Les têtes de pont, telles qu'elles sont enseignées dans les écoles, ne sont bonnes que devant de petites rivières où le défilé n'est pas long.

XL.

Les places fortes sont utiles pour la guerre offensive comme pour la guerre défensive. Sans doute qu'elles ne peuvent pas seules arrêter une armée; mais elles sont un excellent moyen pour retarder, entraver, affaiblir et inquiéter un ennemi vainqueur.

XLI.

Il n'y a que deux moyens d'assurer le siége d'une place : l'un, de commencer par battre l'armée ennemie chargée de couvrir cette place, l'éloigner du champ d'opération, et en jeter les débris au-delà de quelque obstacle naturel, tel que des montagnes ou une grande rivière; ce premier obstacle vaincu,

il faut placer une armée d'observation derrière cet obstacle naturel, jusqu'à ce que les travaux du siége soient achevés et la place prise. Mais si l'on veut prendre la place devant une armée de secours, sans risquer une bataille, il faut être pourvu d'un équipage de siége, avoir ses munitions et ses vivres pour le temps présumé de la durée du siége, et former ses lignes de contrevallation et de circonvallation en s'aidant des localités, telles que hauteurs, bois, marais, inondations. N'ayant plus alors besoin d'entretenir aucunes communications avec les places de dépôt, il n'est plus besoin que de contenir l'armée de secours; dans ce cas, on forme une armée d'observation qui ne la perd pas de vue, et qui, lui barrant le chemin de la place, a toujours le temps d'arriver sur ses flancs ou sur ses derrières, si elle lui dérobait une marche; en profitant des lignes de contrevallation, on peut employer une partie du corps assiégeant pour livrer bataille à l'armée de secours. Ainsi, pour assiéger

une place devant une armée ennemie, il faut en couvrir le siége par des lignes de circonvallation. Si l'armée est assez forte pour qu'après avoir laissé devant la place un corps quadruple de la garnison, elle soit encore aussi nombreuse que l'armée de secours, elle peut s'éloigner de plus d'une marche; si elle reste inférieure après ce détachement, elle doit se placer à une petite journée de marche du siége, afin de pouvoir se replier sur les lignes, ou bien recevoir du secours en cas d'attaque. Si les deux armées de siége et d'observation ensemble ne sont qu'égales à l'armée de secours, l'armée assiégeante doit tout entière rester dans les lignes ou près des lignes, et s'occuper des travaux de siége, pour le pousser avec toute l'activité possible.

XLII.

Feuquières a dit qu'on ne doit jamais attendre son ennemi dans les lignes de circonvallation, et qu'on doit en sortir pour l'atta-

quer. Il est dans l'erreur; rien ne peut être absolu à la guerre, et on ne doit pas proscrire le parti d'attendre son ennemi dans les lignes de circonvallation.

XLIII.

Ceux qui proscrivent les lignes de circonvallation et tous les secours que l'art de l'ingénieur peut donner, se privent gratuitement d'une force et d'un moyen auxiliaire qui ne sont jamais nuisibles, presque toujours utiles et souvent indispensables. Cependant les principes de la fortification de campagne ont besoin d'être améliorés; cette partie importante de l'art de la guerre n'a fait aucun progrès depuis les Anciens : elle est même aujourd'hui au-dessous de ce qu'elle était il y a deux mille ans. Il faut donc encourager les officiers du génie à perfectionner cette partie de leur art, et à la porter au niveau des autres.

XLIV.

Les circonstances ne permettant pas de

laisser une garnison suffisante pour défendre une ville de guerre où l'on aurait un hôpital et des magasins, on doit au moins employer tous les moyens possibles pour mettre la citadelle à l'abri d'un coup de main.

XLV.

Une place de guerre ne peut protéger une garnison et arrêter l'ennemi qu'un certain temps; ce temps écoulé, et les défenses de la place détruites, la garnison posera les armes. Tous les peuples civilisés ont été d'accord sur cet objet, et il n'y a jamais eu de discussion que sur le plus ou le moins de défense que doit faire un gouverneur avant de capituler. Cependant il est des généraux, Villars est de ce nombre, qui pensent qu'un gouverneur ne doit jamais se rendre; mais, à la dernière extrémité, il doit faire sauter les fortifications, et profiter de l'obscurité pour se frayer un passage au travers de l'armée assiégeante. Dans le cas où on ne peut pas

faire sauter les fortifications, on peut toujours sortir avec sa garnison et sauver les hommes. Les commandants qui ont adopté ce parti, ont rejoint leur armée avec les trois quarts de leur garnison.

XLVI.

Les clefs d'une place de guerre valent bien la liberté de sa garnison, lorsqu'elle est résolue de n'en sortir que libre : ainsi, il est toujours plus avantageux d'accorder une capitulation honorable à une garnison qui a montré une vigoureuse résistance, que de courir les chances d'un assaut.

XLVII.

L'infanterie, la cavalerie et l'artillerie ne peuvent pas se passer l'une de l'autre : aussi doivent-elles être cantonnées de manière à pouvoir toujours s'assister, en cas de surprise.

XLVIII.

L'infanterie ne doit se ranger en ligne que

sur deux rangs, parce que le fusil ne permet de tirer que sur cet ordre, et qu'il est reconnu que le feu du troisième rang est très-imparfait, et même qu'il est nuisible à celui des deux premiers. En rangeant l'infanterie sur deux rangs, il faut lui donner un rang de serre-file d'un neuvième, ou un par toise ; à douze toises en arrière des flancs, il faut placer une réserve.

XLIX.

La méthode de mêler des pelotons d'infanterie avec la cavalerie est vicieuse; elle n'a que des inconvénients. La cavalerie cesse d'être mobile ; elle est gênée dans tous ses mouvements, elle perd son impulsion : l'infanterie même est compromise ; car, au premier mouvement de la cavalerie, elle reste sans appui. La meilleure manière de protéger la cavalerie est d'en appuyer le flanc.

L.

Les charges de cavalerie sont également

bonnes au commencement, au milieu ou à la fin d'une bataille; elles doivent être exécutées toutes les fois qu'elles peuvent se faire sur les flancs de l'infanterie, surtout lorsque celle-ci est engagée de front.

LI.

C'est à la cavalerie à poursuivre la victoire, et à empêcher l'ennemi battu de se rallier.

LII.

L'artillerie est plus nécessaire à la cavalerie qu'à l'infanterie, puisque la cavalerie ne rend pas de feux, et ne peut se battre qu'à l'arme blanche. C'est pour subvenir à ce besoin qu'on a créé l'artillerie à cheval. La cavalerie doit donc toujours avoir avec elle ses batteries, soit qu'elle attaque, soit qu'elle reste en position, soit qu'elle se rallie.

LIII.

En marche ou en position, la plus grande

partie de l'artillerie doit être avec les divisions d'infanterie et de cavalerie; le reste doit être placé en réserve. Une pièce de canon doit avoir avec elle trois cents coups à tirer, non compris le coffret; c'est environ la consommation de deux batailles.

LIV.

Les batteries doivent être placées dans les positions les plus avantageuses et le plus en avant possible des lignes de l'infanterie et de la cavalerie, sans cependant qu'elles puissent se trouver compromises. Il est bon que les batteries commandent la campagne de toute la hauteur de la plate-forme; il faut qu'elles ne soient point masquées de droite et de gauche, de manière que leurs feux puissent être dirigés dans tous les ens.

LV.

Un général doit éviter de mettre son armée

en quartiers de rafraîchissement, quand il a la facilité de réunir des magasins de vivres et de fourrages, et de fournir ainsi au besoin du soldat.

LVI.

Un bon général, de bons cadres, une bonne organisation, une bonne instruction, une discipline sévère, font de bonnes troupes, indépendamment de la cause pour laquelle elles se battent. Cependant le fanatisme, l'amour de la patrie, la gloire nationale, peuvent aussi inspirer les jeunes troupes avec avantage.

LVII.

Quand une nation n'a pas de cadres et un principe d'organisation militaire, il lui est bien difficile d'organiser une armée.

LVIII.

La première qualité du soldat, est la con-

stance à supporter la fatigue et les privations; la valeur n'est que la seconde. La pauvreté, les privations et la misère, sont l'école du bon soldat.

LIX.

Il est cinq choses qu'il ne faut jamais séparer du soldat : son fusil, ses cartouches, son sac, ses vivres pour au moins quatre jours, et son outil de pionnier. Qu'on réduise son sac au moindre volume possible, si on le juge nécessaire, mais que le soldat l'ait toujours avec lui.

LX.

Il faut encourager, par tous les moyens, les soldats à rester sous les drapeaux; ce qu'on obtiendra facilement, en témoignant une grande estime aux vieux soldats. Il faudrait aussi augmenter la solde en raison des années de service; car il y a une grande injustice à

ne pas mieux payer un vétéran qu'une recrue.

LXI.

Ce ne sont pas les harangues au moment du feu qui rendent les soldats braves : les vieux vétérans les écoutent à peine, et les recrues les oublient au premier coup de canon. Si les harangues et les raisonnements sont utiles, c'est dans le courant de la campagne, pour détruire les insinuations, les faux bruits, maintenir un bon esprit dans le camp, et fournir des matériaux aux causeries des bivouacs. L'ordre du jour imprimé doit remplir ces différents buts.

LXII.

Les tentes ne sont point saines; il vaut mieux que le soldat bivouaque, parce qu'il dort les pieds au feu, dont le voisinage sèche promptement le terrain sur lequel il se couche ; quelques planches ou un peu de

paille l'abritent du vent. Cependant la tente est nécessaire pour les chefs, qui ont besoin d'écrire et de consulter la carte ; il faut donc en donner aux officiers supérieurs, et leur ordonner de ne jamais coucher dans une maison. Les tentes sont un objet d'observation pour l'état-major ennemi ; elles lui donnent des renseignements sur votre nombre et sur la position que vous occupez. Mais une armée, rangée sur deux ou trois lignes de bivouacs, ne laisse apercevoir au loin qu'une fumée que l'ennemi confond avec les brouillards de l'atmosphère ; il est impossible de compter le nombre des feux.

LXIII.

Les renseignements que l'on obtient des prisonniers doivent être appréciés à leur juste valeur ; un soldat ne voit guère au-delà de sa compagnie, et l'officier peut tout au plus rendre compte de la position ou des mouvements de la division à laquelle appartient

son régiment. Ainsi le général en chef ne doit prendre en considération les aveux qu'on arrache aux prisonniers, que lorsqu'ils se rencontrent avec les rapports des avant-gardes, pour justifier ses conjectures sur la position qu'occupe l'ennemi.

LXIV.

Rien n'est plus important à la guerre que l'unité dans le commandement; aussi, quand on ne fait la guerre que contre une seule puissance, il ne faut avoir qu'une seule armée, n'agissant que sur une seule ligne, et conduite par un seul chef.

LXV.

A force de disserter, de faire de l'esprit, de tenir des conseils, il arrivera ce qui est arrivé dans tous les siècles, en suivant une pareille marche; c'est qu'on finit par prendre le plus mauvais parti, qui presque toujours,

à la guerre, est le plus pusillanime, ou, si l'on veut, le plus prudent. La vraie sagesse, pour un général, est dans une détermination énergique.

LXVI.

A la guerre, le chef seul comprend l'importance de certaines choses; et il peut seul, par sa volonté et par ses lumières supérieures, vaincre et surmonter toutes les difficultés.

LXVII.

Autoriser les généraux et les officiers à poser les armes, en vertu d'une capitulation particulière, dans toute autre position que celle où ils forment la garnison d'une place de guerre, offre des dangers incontestables. C'est détruire l'esprit militaire d'une nation, que d'ouvrir cette porte aux lâches, aux hommes timides, ou même aux braves égarés. Dans une situation extraordinaire, il faut

une résolution extraordinaire; plus la résistance d'un corps armé sera opiniâtre, plus on aura de chances d'être secouru ou de percer. Que de choses paraissaient impossibles, et qui cependant ont été faites par des hommes résolus qui n'avaient plus d'autre ressource que la mort!

LXVIII.

Aucun souverain, aucun peuple, aucun général ne peut avoir de garanties, s'il tolère que les officiers capitulent en plaine, et posent les armes en vertu d'un contrat favorable aux individus du corps qui le contracte, mais contraire aux intérêts du reste de l'armée. Se soustraire au péril, pour rendre la position de ses camarades plus dangereuse, est évidemment une lâcheté; une pareille conduite doit être proscrite, déclarée infâme, et passible de la peine de mort. Les généraux, les officiers, les soldats qui, dans une bataille, ont sauvé leur vie par une capitulation, doi-

vent être décimés; celui qui commande de rendre les armes, et ceux qui obéissent, sont également traîtres, et méritent la peine capitale.

LXIX.

Il n'est qu'une manière honorable d'être fait prisonnier de guerre, c'est d'être pris isolément, et lorsqu'on ne peut plus se servir de ses armes : alors il n'y a pas de conditions, car il ne saurait y en avoir avec l'honneur; mais on est forcé de se rendre prisonnier par une nécessité absolue.

LXX.

La conduite d'un général, dans un pays conquis, est environnée d'écueils; s'il est dur, il irrite et accroît le nombre de ses ennemis; s'il est doux, il donne des espérances, qui font ressortir davantage les abus et les vexations inévitablement attachés à l'art de la guerre. Un conquérant doit savoir employer

tour-à-tour la sévérité, la justice et la douceur, soit pour calmer les séditions, soit pour les prévenir.

LXXI.

Rien ne peut excuser un général de profiter des lumières acquises au service de sa patrie, pour la combattre et en livrer les boulevards aux nations étrangères; ce crime est réprouvé par les principes de la religion, de la morale et de l'honneur.

LXXII.

Un général en chef n'est pas à couvert de ses fautes à la guerre, par un ordre de son souverain ou du ministre, quand celui qui le donne est éloigné du champ d'opération, et qu'il connaît mal, ou ne connaît pas du tout le dernier état des choses. D'où il résulte que tout général en chef qui se charge d'exécuter un plan qu'il trouve mauvais, est

coupable; il doit représenter ses motifs, insister pour que le plan soit changé, enfin donner sa démission, plutôt que d'être l'instrument de la ruine de son armée : tout général en chef qui, en conséquence d'ordres supérieurs, livre une bataille ayant la certitude de la perdre, est également coupable. Dans ce dernier cas, il doit refuser d'obéir, parce qu'un ordre militaire n'exige une obéissance passive que lorsqu'il est donné par un supérieur qui se trouve présent sur le théâtre de la guerre au moment où il le donne; ayant alors connaissance de l'état des choses, il peut écouter les objections et donner les explications nécessaires à celui qui doit exécuter l'ordre. Mais si un général en chef reçoit un ordre absolu de son souverain pour livrer une bataille, avec l'injonction de céder la victoire à son adversaire et de se laisser battre, doit-il obéir ? non. Si le général comprenait l'utilité d'un ordre aussi étrange, il devrait l'exécuter; mais s'il ne la comprenait pas, il doit refuser d'obéir.

LXXIII.

La première qualité d'un général en chef, est d'avoir une tête froide, qui reçoive une impression juste des objets; il ne doit pas se laisser éblouir par les bonnes ou mauvaises nouvelles; les sensations qu'il reçoit successivement ou simultanément, dans le cours d'une journée, doivent se classer dans sa mémoire, de manière à n'occuper que la place qu'elles méritent d'occuper: car la raison et le jugement sont le résultat de la comparaison de plusieurs sensations prises en égale considération. Il est des hommes qui, par leur constitution physique et morale, se font de chaque chose un tableau: quelque savoir, quelque esprit, quelque courage et quelques bonnes qualités qu'ils aient d'ailleurs, la nature ne les a point appelés au commandement des armées et à la direction des grandes opérations de la guerre.

LXXIV.

Bien connaître la carte, entendre la partie des reconnaissances, soigner l'expédition des ordres, présenter avec simplicité les mouvements les plus composés d'une armée, voilà ce qui doit distinguer l'officier appelé au service de chef d'état-major.

LXXV.

Il est du devoir d'un général d'artillerie de connaître l'ensemble des opérations de l'armée, puisqu'il est obligé de fournir d'armes et de munitions les différentes divisions dont elle se compose. Ses relations avec les commandants d'artillerie qui sont aux avant-postes, doivent le mettre au courant de tous les mouvements de l'armée; et la conduite de son grand parc doit dépendre de ces renseignements.

LXXVI.

Reconnaître lestement les défilés et les gués, s'assurer de guides sûrs, interroger le curé et le maître de poste, avoir rapidement des intelligences avec les habitants, expédier des espions, saisir les lettres de la poste, les traduire, les analyser; répondre enfin à toutes les questions du général en chef, lorsqu'il arrive avec toute l'armée, telles sont les qualités que doit avoir un bon général d'avant-poste.

LXXVII.

Les généraux en chef sont guidés par leur propre expérience ou par leur génie. La tactique, les évolutions, la science de l'officier du génie, de l'officier d'artillerie, peuvent s'apprendre dans des traités; mais la connaissance de la grande tactique ne s'acquiert que par l'expérience, et par l'étude de l'histoire des campagnes de tous les grands capitaines.

Gustave-Adolphe, Turenne, Frédéric, comme Alexandre, Annibal et César, ont tous agi d'après les mêmes principes: tenir ses forces réunies, n'être vulnérable sur aucun point, se porter avec rapidité sur les points importants, tels sont les principes qui assurent la victoire; inspirer de la crainte par la réputation de ses armes, voilà ce qui maintient la fidélité des alliés et l'obéissance des peuples conquis.

LXXVIII.

Lisez, relisez les campagnes d'Alexandre, Annibal, César, Gustave, Turenne, Eugène, et de Frédéric; modelez-vous sur eux; voilà le seul moyen de devenir grand capitaine, et de surprendre les secrets de l'art de la guerre. Votre génie, éclairé par cette étude, vous fera rejeter les maximes opposées à celles de ces grands hommes.

FIN DES MAXIMES.

NOTES

SUR LES

MAXIMES DE GUERRE

EXTRAITES DES MÉMOIRES

DE NAPOLÉON.

En formant un Recueil des Maximes de guerre qui ont dirigé les opérations militaires du plus grand capitaine des temps modernes, mon but a été d'être utile aux jeunes officiers qui désirent apprendre l'art de la guerre, en méditant sur les nombreuses campagnes de Gustave-Adolphe, Turenne, Frédéric et

Digitized by Google

Napoléon. Ces Maximes me semblent être celles qui ont dirigé tous ces grands hommes; c'est donc en les appliquant à la lecture de leurs campagnes, que les militaires pourront en reconnaître la sagesse, et en faire ensuite usage, chacun avec le génie qui lui est particulier.

Ici ma tâche m'avait d'abord semblé finie; cependant, en apercevant combien ce Recueil est incomplet, j'ai essayé de suppléer à ce qui manque, en fouillant dans les Mémoires de Montécuculli et l'Instruction de Frédéric à ses généraux. L'analogie de leurs principes avec ceux de Napoléon m'a convaincu que l'art de la guerre est susceptible de se considérer sous deux points de vue: l'un, qui repose entièrement sur les connaissances et le génie du général en chef; l'autre, sur les objets de détail. Le pre-

mier est le même pour tous les temps, pour tous les peuples, quelles que soient les armes avec lesquelles ils combattent; d'où il résulte que les mêmes principes ont dirigé les grands capitaines de tous les siècles: la partie de détail, au contraire, est sous l'influence des temps, de l'esprit des peuples et de la qualité des armes. C'est pour faire sentir la vérité de cette remarque, que j'ai aussi cherché des faits dans les différents âges de la guerre pour appuyer ces Maximes, et montrer que rien n'est problématique dans l'art de la guerre; mais que les revers et les succès dépendent presque toujours du plus ou du moins de génie naturel et de connaissances acquises dans celui qui la dirige.

Google

NOTES.

§ I.

Page 1. Les frontières des états sont, ou de grands fleuves, ou des chaînes de montagnes, ou des déserts. De tous ces obstacles qui s'opposent à la marche d'une armée, le plus difficile à franchir, c'est le désert; les montagnes viennent ensuite, et les larges fleuves n'ont que le troisième rang.

Napoléon, dans sa carrière militaire, semble avoir été appelé à surmonter toutes les difficultés qui peuvent se présenter dans les guerres d'invasion. En Égypte, il a franchi les déserts, vaincu et détruit les Mamelouks, si vantés par leur adresse et leur courage; il a su ployer son génie à tous les dangers de cette expédition lointaine, dans un pays où tout se trou-

Digitized by Google

vait étranger aux besoins de son armée. Pour conquérir l'Italie, il a franchi deux fois les Alpes, dans les passages les plus difficiles, et dans une saison qui multipliait encore les difficultés. En trois mois, il passe les Pyrénées, bat et disperse quatre armées espagnoles. Enfin, des rives du Rhin à celles du Borysthène, aucune barrière naturelle n'a pu arrêter la marche rapide de ses armées victorieuses.

§ II.

Page I. Un plan de campagne doit avoir prévu tout ce que l'ennemi peut faire, et contenir en lui-même les moyens de le déjouer. Les plans de campagne se modifient à l'infini, selon les circonstances, le génie du chef, la nature des troupes et la topographie du théâtre de la guerre.

On voit quelquefois réussir un plan de campagne hasardeux, et qui viole tous les principes de l'art de la guerre; mais ce succès dépend ordinairement des caprices de la fortune ou des fautes que fait l'ennemi, deux

choses sur lesquelles on ne peut et on ne doit jamais compter.

Quoique basé sur les vrais principes de la guerre, un plan de campagne arrêté d'avance risque souvent d'échouer, si l'on a affaire à un adversaire qui, d'abord se tenant sur la défensive, finit par prendre l'initiative, en improvisant d'habiles manœuvres. Tel fut le plan tracé par le conseil aulique, pour la campagne de 1796, commandée par le maréchal Vurmser. La grande supériorité numérique de son armée lui faisait espérer l'entière destruction de l'armée française, à laquelle il voulait couper toute retraite; le maréchal basait ses opérations sur la situation défensive de son adversaire, qui, placé sur la ligne de l'Adige, avait à couvrir le siége de Mantoue, la moyenne et la basse Italie. Vurmser, supposant donc l'armée française fixée autour de Mantoue, forma son armée en trois corps, qui se mirent en marche isolément, pour se réunir sur cette place. Napoléon ayant deviné les projets du général autrichien, sentit tout l'avantage que

lui donnerait l'initiative sur une armée divisée en trois corps, qui n'avaient entre eux aucune communication ; il se hâta donc de lever le siége de Mantoue, rassembla toutes ses forces, et, par ce moyen, se trouva partout supérieur à l'armée impériale, dont il attaqua et battit les divisions séparément. Ainsi le maréchal Vurmser, qui d'abord n'avait songé qu'à profiter d'une victoire qu'il regardait comme certaine, se vit forcé, après dix jours de campagne, de retirer les débris de son armée dans le Tyrol, après avoir perdu vingt-cinq mille hommes tués ou blessés, quinze mille prisonniers, soixante-dix pièces de canon, et neuf drapeaux.

Rien n'est donc plus difficile que de tracer d'avance à un général en chef la conduite qu'il doit tenir pendant une campagne; car, outre que le succès dépend souvent de circonstances qui n'ont point été prévues, on étouffe les inspirations du génie, en faisant agir le chef d'une armée d'après une volonté étrangère.

§ III.

Page 2. Une armée qui marche à la conquête d'un pays, a ses deux ailes appuyées à des pays neutres, ou à de grands obstacles naturels, tels que des fleuves ou des chaînes de montagnes; il peut arriver qu'une de ses ailes seulement soit appuyée, ou même qu'elle ait ses deux ailes à découvert. Dans le premier cas..

.....

Mais, dans tous les cas ci-dessus mentionnés, il faut, tous les cinq ou six jours de marche, avoir une place forte, ou une position retranchée sur la ligne d'opération.....

Ces principes généraux de l'art furent totalement oubliés ou inconnus dans les guerres du moyen âge. Les croisés, dans leurs nombreuses incursions en Palestine, semblaient n'avoir pour but que de combattre et vaincre, tant ils prenaient peu de soin pour profiter de la victoire; aussi a-t-on vu des armées innombrables aller périr en Syrie, sans en retirer d'autre avantage que le plus ou le moins de succès momentanés, remportés ordinairement par leur supériorité numérique.

C'est aussi par l'oubli de ces principes, que Charles XII, abandonnant sa ligne d'opération et toute communication avec la Suède, se jeta dans l'Ukraine, où il perdit la plus grande partie de son armée, par les fatigues d'une campagne d'hiver, dans un pays désert et dénué de ressource. Battu à Pultava, il fut réduit à chercher un refuge en Turquie, en traversant le Dniéper avec les débris de son armée, qui ne se montait guère au-delà d'un millier d'hommes.

Gustave-Adolphe est le premier qui ait ramené la guerre à ses vrais principes; ses opérations en Allemagne furent hardies, rapides et bien ordonnées; il sut habilement employer ses succès, pour se mettre à l'abri d'un revers; et sa ligne d'opération fut établie de manière à prévenir toutes les chances, pour maintenir ses communications avec la Suède. C'est de ses campagnes que commence une nouvelle ère pour l'histoire de la guerre.

§ IV.

Page 3. Quand on marche à la conquête d'un pays, avec deux ou trois armées qui ont chacune leur ligne d'opération jusqu'à un point fixe où elles doivent se réunir, il est de principe que la réunion de ces divers corps d'armée ne doit jamais se faire près de l'ennemi.....

Dans la campagne de 1757, Frédéric, marchant à la conquête de la Bohême avec deux armées qui avaient chacune leur ligne d'opération, réussit cependant à les réunir à la vue du duc de Lorraine, qui couvrait Prague avec l'armée impériale; mais cet exemple n'est pas à suivre. Le succès de cette marche dépendit entièrement de l'inaction du duc de Lorraine, qui, avec soixante-dix mille hommes, ne tenta rien pour empêcher la jonction des deux armées prussiennes.

§ V.

Page 4. Toute guerre doit être méthodique, parce que toute guerre doit avoir un but, et doit être

conduite conformément aux principes et aux règles de l'art.....

Le maréchal de Villars a dit que, lorsqu'on est exposé à avoir la guerre, il faut s'informer exactement du nombre des troupes du souverain contre lequel on doit la faire, parce qu'il n'est pas possible de faire des projets solides, pour l'offensive ou la défensive, sans une connaissance certaine de ce qu'on doit espérer ou craindre. Quand les premiers coups de canon sont tirés, on ne sait pas quelle sera la fin de la guerre; aussi faut-il bien y penser avant de la commencer. Cependant, lorsqu'on est déterminé à la faire, le maréchal de Villars observe que les plans les plus grands et les plus hardis sont souvent les plus sages et les plus heureux. « Quand on veut faire la guerre, ajoute-t-il encore, il faut la bien faire, et surtout ne pas tâtonner. »

§ VI.

Page 4. Au commencement d'une campagne, il faut bien méditer si l'on doit ou non s'avancer; mais

quand on a effectué l'offensive, il faut la soutenir jusqu'à la dernière extrémité.

L'avis du maréchal de Saxe est qu'il n'y a de belles retraites que celles qui se font devant un ennemi qui poursuit mollement; car, s'il poursuit à toute outrance, la retraite se convertira bientôt en déroute. « C'est donc une grande erreur, dit le maréchal, de suivre le proverbe, *qu'il faut faire un pont d'or à l'ennemi*, puisqu'on est sûr de le détruire, si on le charge vigoureusement aussitôt qu'il est en retraite. »

§ VII.

Page 5. Une armée doit être tous les jours, toutes les nuits, et toutes les heures, prête à opposer toute la résistance dont elle est capable.....

Les maximes suivantes, extraites des mémoires de Montécuculli, me semblent trouver ici leur place, pour servir de supplément aux principes généraux énoncés dans ce paragraphe.

Digitized by Google

I.

Une fois qu'on est décidé à la guerre, on ne doit plus écouter ni doutes, ni scrupules, et supposer que tout le mal qui peut arriver n'arrive pas toujours : soit que la Providence le détourne, que notre sagesse l'évite, ou que la prudence de l'ennemi ne s'en avise pas. On assure le succès d'une campagne en donnant le commandement en chef à un seul, parce que, lorsque l'autorité est partagée, les sentiments sont souvent différents, et les opérations manquent d'ensemble. D'ailleursl'entreprise étant regardée comme commune, et non comme une chose qui nous est propre, nous ne la poussons pas avec tant de vigueur.

Après avoir suivi en tout les règles de l'art, après qu'on s'est convaincu qu'on n'a rien oublié de ce qui pouvait contribuer à l'heureux succès d'une entreprise, il faut en recommander l'issue à la Providence, et avoir l'esprit en repos pour tout ce qu'il plaira à Dieu d'en ordonner.

Un général en chef doit, quoi qu'il arrive, rester ferme et constant dans ses projets ; il doit éviter également de s'enfler dans la prospérité et de s'abattre dans l'adversité, parce que, dans la guerre, les bons et les mauvais succès se suivent de près, et font un flux et reflux continuel.

2.

Lorsqu'une armée est forte et aguerrie, et que celle de l'ennemi est faible et de nouvelle levée, ou bien qu'elle est amollie par une longue oisiveté, il faut faire en sorte de forcer l'ennemi à livrer bataille. Si, au contraire, l'ennemi a l'avantage des troupes, il faut éviter un combat décisif, se camper avantageusement, se fortifier dans les défilés, et se contenter d'empêcher ses progrès. Quand les armées sont à peu près de force égale, on ne doit pas éviter le combat, mais chercher à le donner à son avantage; pour cela, il faut se camper en face de l'ennemi, le côtoyer en

Digitized by Google

marchant par des hauteurs et des lieux avantageux, se saisir des châteaux et des passages autour de son camp, et se poster avantageusement dans les lieux où il doit passer; c'est toujours beaucoup de l'empêcher de faire quelque chose, de lui faire perdre du temps, de rompre ses desseins, ou d'en retarder les progrès et l'exécution. Enfin, si une armée est tout-à-fait inférieure à celle de l'ennemi, et qu'elle n'ait pas même la possibilité de manœuvrer contre lui avec avantage, il faut abandonner la campagne et se retirer dans les places fortes.

3.

La principale attention d'un général en chef, au moment d'une bataille, doit être d'assurer les flancs de son armée. Les situations naturelles peuvent à la vérité assurer les flancs; mais cette situation n'étant pas mobile, elle n'est avantageuse que pour celui qui veut attendre le choc de l'ennemi, et non à celui

qui marche à sa rencontre. C'est donc par la disposition des troupes, qu'un général doit se mettre en mesure de repousser les attaques que son adversaire peut faire, sur le front, sur le flanc, ou sur les derrières de son armée.

Si un des flancs de l'armée est appuyé par une rivière ou par un ravin inabordable, on peut mettre toute sa cavalerie sur l'autre aile, afin qu'étant fort supérieur en nombre, on puisse plus facilement envelopper l'ennemi. Si l'ennemi a ses flancs appuyés à des bois, il faut y envoyer de la cavalerie légère, ou de l'infanterie, pour l'attaquer en flanc ou en queue dans le fort de la bataille; on peut encore, si la chose est faisable, donner sur ses bagages, et y causer de la confusion.

Si on veut, avec son aile droite, battre la gauche de l'ennemi, ou, au contraire, battre l'aile droite avec son aile gauche, il faut renforcer l'aile qui attaque, en y placant l'élite des troupes; pour marcher à l'ennemi, on refusera l'aile qui doit éviter de combattre, tandis que l'autre avancera rapidement, afin

de le culbuter. Quand la topographie du terrain le permet, il faut s'approcher secrètement, et l'attaquer avant qu'il se soit mis en défense.

Si on aperçoit quelques signes de crainte parmi l'ennemi, ce qui se connaît lorsque ses manœuvres se font avec désordre et confusion, il faut le poursuivre sur-le-champ, sans lui donner le temps de se reconnaître; c'est alors qu'il faut faire manœuvrer sa cavalerie, pour couper et surprendre son artillerie et ses bagages.

4.

L'ordre de marche doit être subordonné à l'ordre de bataille qu'on s'est tracé d'avance. La marche est bien ordonnée, quand elle est réglée sur le chemin qu'on a à faire, et sur le temps qu'on a pour le faire. On étend ou on resserre le front de la colonne de marche, selon la topographie du pays, ayant soin de faire suivre l'artillerie sur les chaussées.

Quand on a une rivière à passer, il faut

mettre son artillerie en batterie sur le bord, vis-à-vis du point où l'on veut traverser; ce sera un grand avantage si la rivière y fait un rentrant, et s'il se trouve un gué près de l'endroit où l'on veut effectuer le passage. A mesure que le pont se construit, on y fait avancer de l'infanterie, pour tirer de l'autre côté de l'eau, afin de protéger les travailleurs; mais, aussitôt qu'il est achevé, il faut y faire passer un corps d'infanterie, de la cavalerie et quelques pièces de canon. L'infanterie doit de suite se retrancher à la tête du pont, et même il est prudent de se fortifier en-deçà de la rivière, pour protéger le pont, dans le cas où l'ennemi voudrait tenter un mouvement offensif.

L'avant-garde d'une armée en marche doit avoir des guides sûrs et des compagnies de pionniers : les premiers, pour indiquer les passages faciles; et les seconds, pour rendre ces passages praticables.

Si l'armée marche par détachements, il faut donner par écrit, à chaque chef de déta-

chement, le point de réunion de l'armée; ce point doit être assez éloigné de l'ennemi pour qu'il ne puisse venir l'occuper avant la réunion de tous les détachements. Pour cela, il est essentiel de tenir ce point de réunion secret.

Une armée doit marcher dans le même ordre qu'on doit combattre, du moment qu'on s'approche de l'ennemi; quand on a quelque chose à craindre, on doit redoubler de soins à proportion que la crainte est plus ou moins grande. Quand on passe un défilé, il faut que les troupes fassent halte au-delà du passage, jusqu'à ce que toute l'armée ait passé le défilé.

Pour cacher les mouvements d'une armée, il faut marcher de nuit, dans les bois, les vallées, rechercher les endroits couverts, et éviter les lieux habités : ne point faire de feux, et donner l'ordre du départ verbalement, sont encore des précautions à prendre en pareil cas. Lorsque le but de cette marche est d'enlever un poste, ou de se jeter dans une place assiégée, l'avant-garde doit marcher à portée

de fusil du détachement, parce qu'alors on doit être déterminé à culbuter tout ce qu'on pourrait rencontrer.

Quand on marche pour forcer un passage gardé par l'ennemi, il faut feindre de vouloir forcer dans un endroit, et, par une manœuvre rapide, passer dans un autre. On réussit encore en faisant semblant de retourner sur ses pas, et, par une brusque contre-marche, on s'empare du passage avant que l'ennemi l'ait occupé. Quelques généraux ont aussi forcé des passages en manœuvrant auprès de l'ennemi pour le tromper, tandis qu'un détachement surprend le passage, en cachant sa marche à l'aide des situations du terrain; l'ennemi, étant occupé à observer votre marche, laisse à ce détachement la facilité de se retrancher dans le poste qu'il a jugé nécessaire d'occuper.

5.

On campe diversement, suivant les craintes que l'on a, d'après lesquelles on proportionne

ses précautions. Quand on est en pays ami, on campe séparément, pour donner plus de commodité aux soldats; mais si l'ennemi est en présence, on doit camper en bataille. Il faut, autant que possible, couvrir un côté du camp par quelques défenses naturelles, telles qu'une rivière, une chaîne de rochers, ou un ravin; il faut aussi observer que le camp ne soit pas commandé, et qu'il ne s'y trouve point d'obstacle qui rompe la communication des différents quartiers, afin que les troupes soient toujours à portée de se secourir.

Lorsqu'on séjourne dans un camp, il faut avoir des provisions de guerre et de bouche, ou, au moins, qu'il soit aisé de les y amener sûrement; pour cela, il faut bien établir sa ligne de communication, et prendre garde de laisser derrière soi une place ennemie.

Quand une armée a pris ses quartiers d'hiver, on assure la sécurité des troupes, soit en choisissant un camp qu'on fortifie, et pour cela il faut être rapproché d'une grande ville marchande, ou d'une rivière qui puisse faci-

liter les transports ; soit en distribuant les troupes dans des lieux serrés, de sorte que les cantonnements étant très-rapprochés, ils puissent réciproquement se secourir. On couvre encore les quartiers d'hiver, en faisant construire de petits ouvrages fermés sur les avenues des cantonnements, et en plaçant des avant-postes de cavalerie pour observer les mouvements de l'ennemi.

6.

On cherche les batailles, quand on a lieu d'espérer la victoire, ou qu'on craint de voir ruiner son armée sans combattre ; quand on veut secourir une place assiégée, ou prévenir un renfort qui vient à l'ennemi. Les batailles sont utiles encore, quand on veut profiter d'un avantage qui se présente, comme de se saisir d'un passage, accabler l'ennemi au moment où il vient de commettre une faute, ou que la désunion parmi les chefs rend le moment favorable pour attaquer.

Si l'ennemi refuse la bataille, on peut l'y forcer, soit en assiégeant une place d'importance, soit en le chargeant à l'improviste, lorsqu'il ne peut pas facilement opérer sa retraite; soit encore en feignant de se retirer, puis, par une prompte contre-marche, l'attaquer brusquement et le forcer à combattre.

Les différents cas, pour refuser ou éviter une bataille, sont: quand il y a plus de mal à la perdre que de profit à la gagner; quand on est trop inférieur à son adversaire, ou qu'on attend du secours; enfin, quand l'ennemi est posté avantageusement, ou qu'il se détruit lui-même, soit par un vice dans sa position, soit par la faute ou la division des chefs.

Pour gagner une bataille, il faut placer chaque arme à son avantage, et se mettre en état de combattre de front et en flanc, sans cependant négliger d'appuyer ses ailes par des obstacles naturels, s'il s'en présente, ou même, au besoin, par les ouvrages de l'art. Il faut avoir soin que les troupes puissent se secou-

rir sans confusion, et que celles qui sont rompues ne se renversent pas sur les autres. On doit surtout observer que les intervalles entre les différents corps ne soient pas assez larges pour que l'ennemi puisse y pénétrer, parce qu'alors on serait obligé d'y jeter les réserves, et on serait exposé à être enfoncé. La victoire s'obtient quelquefois en faisant une diversion au milieu d'une bataille, ou encore en ôtant au soldat tout espoir de retraite, en le mettant dans une position où il soit réduit à vaincre ou à mourir.

Au commencement d'une bataille, on doit aller à l'ennemi, si le terrain est égal, afin de donner du courage au soldat; mais si l'on est bien posté, et que l'artillerie soit avantageusement placée, il faut attendre l'ennemi de pied ferme. Enfin il faut combattre avec résolution, secourir à propos ceux qui sont las, et n'engager les réserves qu'à la dernière extrémité, laissant toujours quelque appui où les troupes rompues puissent se rallier.

Lorsqu'on est obligé d'attaquer avec toutes

ses forces, il faut engager le combat sur le soir, parce qu'alors, quelle que soit l'issue de la bataille, la nuit viendra séparer les combattants avant que vos troupes soient trop fatiguées; par ce moyen, on se donne la facilité d'opérer la retraite avec ordre, si l'issue du combat vous y oblige.

Pendant une bataille, le général en chef doit occuper un lieu d'où il puisse, autant que possible, voir toute son armée; il doit être averti sur-le-champ de tout ce qui se passe dans les différentes divisions; et, de son côté, il doit distribuer des secours, afin de rendre les succès décisifs sur les points où l'ennemi plie, et renforcer ses troupes aux endroits où elles commencent à céder le terrain. Quand l'ennemi est battu, il faut le poursuivre sans lui donner le temps de se rallier; quand, au contraire, on a perdu l'espérance de vaincre, il faut se retirer avec le plus d'ordre possible.

7.

C'est un grand talent dans un général, de

faire combattre des gens préparés contre des gens qui ne le sont pas, des troupes fraîches contre des troupes fatiguées, des hommes braves et disciplinés contre des recrues. Il doit aussi être alerte, pour tomber avec l'armée sur un corps faible et détaché, suivre la piste de l'ennemi, et le charger dans les défilés, avant qu'il puisse faire volte-face et se mettre en bataille.

8.

Une position est avantageuse, lorsque toutes les armes sont placées de manière qu'elles puissent faire leur devoir, sans qu'aucune demeure inutile. On doit prendre position dans les plaines et dans les pays découverts, si on est plus fort en cavalerie; dans les lieux couverts et difficiles, si on a plus d'infanterie; dans les lieux étroits, si on a moins de troupes; et dans les endroits spacieux, si on est supérieur en nombre. Avec une armée tout-à-fait inférieure, il faut rechercher un passage difficile, l'occuper et s'y retrancher.

9.

Pour tirer tout l'avantage possible d'une diversion, il faut observer que le pays sur lequel on veut la faire soit facile à envahir; une diversion doit être exécutée vigoureusement, et dans des lieux où elle puisse faire le plus de mal possible à l'ennemi.

10.

Pour bien faire la guerre, il ne faut donc jamais s'écarter de ces principes généraux: être plus fort que l'ennemi par le nombre et le moral de l'armée; donner des batailles, afin de jeter la terreur dans le pays; et diviser son armée en autant de corps qu'on peut le faire sans risque, afin d'entreprendre plusieurs choses à la fois; traiter bien ceux qui se rendent, maltraiter ceux qui résistent; assurer ses derrières, s'établir et s'affermir dans quelque poste, qui soit comme un centre fixe, capable de soutenir tous les mouvements qu'on

fait ensuite. On doit aussi se rendre maître des grandes rivières, des passages, et former sa ligne de communication en s'emparant des forteresses par des siéges et de la campagne par des batailles ; car c'est un projet chimérique de s'imaginer qu'on peut faire de grandes conquêtes sans combattre. Enfin, pour maintenir ses conquêtes, il faut savoir employer à propos la force et la douceur.

§ VIII.

Page 6. Un général en chef doit se dire plusieurs fois par jour : Si l'armée ennemie apparaissait sur mon front, sur ma droite, ou sur ma gauche, que ferais-je ?.....

Dans la campagne de 1758, la position de l'armée prussienne à Hohenkirch, dominée par les batteries de l'ennemi, qui occupait toutes les hauteurs, était éminemment vicieuse ; cependant Frédéric, qui voyait ses derrières menacés par le corps de Laudon, resta six jours dans ce camp, sans chercher

à rectifier sa position. Il paraît même qu'il ne voyait pas tout le danger où il se trouvait; car le maréchal Daun, ayant manœuvré toute la nuit pour attaquer à la pointe du jour, surprit les Prussiens dans leur camp avant qu'ils se fussent mis en défense; aussi furent-ils cernés de tous côtés. Frédéric réussit cependant à opérer sa retraite avec ordre, mais après avoir perdu dix mille hommes, plusieurs généraux, et presque toute son artillerie. Si le maréchal Daun eût poursuivi ses succès avec plus d'audace, le roi de Prusse n'aurait jamais pu rallier son armée; sa bonne fortune le sauva des dangers auxquels son imprévoyance l'avait exposé.

Le maréchal de Saxe a dit cependant qu'il y avait plus d'habileté qu'on ne pense à faire de mauvaises dispositions, si on sait les changer en bonnes, lorsque le moment est favorable: rien n'étonne plus l'ennemi que cette manœuvre; il a compté sur quelque chose, il s'est arrangé en conséquence, et, dans le moment qu'il attaque, il ne tient plus rien. « Je

le répète, dit le maréchal, rien ne déconcerte autant l'ennemi et ne l'engage plus à faire des fautes; car il résulte que, s'il ne change pas ses dispositions, il est battu, et s'il les change en présence de son adversaire, il l'est encore. »

Il me semble qu'un général qui ferait reposer le succès d'une bataille sur un tel principe, s'exposerait plus à perdre qu'à gagner; car s'il a affaire à un adversaire habile et prompt à manœuvrer, celui-ci pourra bien trouver le temps de profiter des mauvaises dispositions qu'on aurait faites avant qu'elles puissent être rectifiées.

§ IX.

Page 6. La force d'une armée, comme la quantité des mouvements dans la mécanique, s'évalue par la masse multipliée par la vitesse.....

La vitesse, dit Montécuculli, est bonne pour maintenir secrètes les opérations d'une armée, parce qu'elle ne laisse pas le temps de

divulguer les intentions du chef. Il est donc avantageux de courir à l'improviste sur l'ennemi qui n'est pas sur ses gardes, de le surprendre, et de lui faire sentir la foudre avant qu'il ait vu l'éclair. Mais si une grande diligence vous affaiblit trop, et que le retard vous enlève l'occasion favorable, il faut peser le bien et le mal de chaque côté, et opter.

Le maréchal de Villars disait qu'à la guerre tout dépend d'en imposer à l'ennemi, et, dès qu'on a gagné ce point, ne plus lui donner le temps de reprendre cœur. Villars a joint l'exemple au précepte; car ses opérations audacieuses et rapides furent presque toujours accompagnées du succès.

L'avis de Frédéric était qu'on devait faire les guerres courtes et rapides, parce qu'une longue guerre ralentit insensiblement la discipline, dépeuple l'état, et épuise les ressources.

§ X.

Page 7. Avec une armée inférieure en nombre, inférieure en cavalerie et en artillerie, il faut éviter

une bataille générale, suppléer au nombre par la rapidité des marches, au manque d'artillerie par la nature des manœuvres, à l'infériorité de la cavalerie par le choix des positions.....

La campagne de 1814, en France, fut habilement exécutée d'après ces principes. Napoléon, avec une armée inférieure en nombre, une armée découragée par les désastreuses retraites de Moscou et de Léipsick, et plus encore par la présence de l'ennemi sur le territoire français, parvint cependant à suppléer à son immense infériorité par des manœuvres rapides et bien combinées. Les succès remportés à Champ-Aubert, à Montmirail, à Montereau et à Reims, commençaient à relever le moral de l'armée française; les nombreuses recrues dont elle était formée prenaient déja l'aplomb dont les vieux régiments leur donnaient l'exemple, lorsque la prise de Paris, et l'étonnante révolution qu'elle opéra, forcèrent Napoléon à poser les armes. Ce résultat dépendit plutôt de la force des circonstances que d'une absolue nécessité; car Na-

poléon, en se portant de l'autre côté de la Loire, pouvait facilement opérer sa jonction avec les armées des Alpes et des Pyrénées, et reparaître sur le champ de bataille avec cent mille combattants. Cette force était bien suffisante pour rétablir les chances en sa faveur, d'autant plus que les armées des souverains alliés manœuvraient sur le territoire français, ayant à dos toutes les places fortes de France et d'Italie.

§ XI.

Page 7. Opérer par des directions éloignées entre elles et sans communications, est une faute qui ordinairement en fait commettre une seconde. La colonne détachée n'a des ordres que pour le premier jour; ses opérations pour le second jour dépendent de ce qui est arrivé à la principale colonne; ainsi, selon les circonstances, cette colonne perdra du temps pour attendre des ordres, ou bien elle agira au hasard.....

L'armée autrichienne, sous les ordres du feld-maréchal Alvinzi, se divisa en deux corps qui devaient agir indépendamment, pour se

réunir ensuite devant Mantoue. Le premier de ces corps, fort de quarante-cinq mille hommes, était sous les ordres d'Alvinzi ; il devait déboucher par Monte-Baldo, sur les positions que l'armée française occupait sur l'Adige. Le second corps, sous les ordres du général Provéra, était destiné à agir sur le bas Adige, pour aller débloquer Mantoue. Napoléon, instruit des mouvements de l'ennemi, mais ne comprenant pas encore ses projets, se borna à concentrer ses masses, et à donner l'ordre aux troupes de se tenir prêtes à manœuvrer. Cependant de nouveaux renseignements firent bientôt connaître au général en chef de l'armée française que le corps qui avait débouché par la Coronna sur Monte-Baldo cherchait à faire sa jonction avec sa cavalerie et son artillerie, qui, après avoir traversé l'Adige à Dolce, se dirigeaient sur le plateau de Rivoli par la chaussée qui passe à Incanole. Napoléon jugea dès-lors que, maître du plateau, il pouvait s'opposer à cette jonction, et tourner en sa faveur toutes les

chances de l'initiative; il fit donc mettre les troupes en marche, et, à deux heures du matin, il occupait cette position importante. Maître du point de réunion des colonnes autrichiennes, le succès répondit à ses dispositions; il repoussa toutes leurs attaques, fit sept mille prisonniers, prit douze pièces de canon et plusieurs drapeaux.

Il était deux heures après midi, la bataille de Rivoli était gagnée, lorsque Napoléon apprit que le général Provéra avait passé l'Adige à Anghiari, et se dirigeait sur Mantoue; il abandonne à ses lieutenants le soin de poursuivre la retraite d'Alvinzi, et se met lui-même à la tête d'une division, pour venir déjouer les projets de Provéra. Par une marche rapide, il parvient à s'emparer encore de l'initiative, et à empêcher la garnison de Mantoue de se réunir avec l'armée de secours; aussi le corps chargé du blocus, fier de combattre sous les yeux du vainqueur de Rivoli, força la garnison à rentrer dans la place, tandis que la division Victor, oubliant les fatigues

d'une marche forcée, aborda avec impétuosité le front de l'armée de secours, pendant qu'une sortie des lignes de Saint-George la pressait en flanc, et que le corps d'Augereau, qui avait suivi la marche du général autrichien, l'attaquait sur ses derrières. Provéra, cerné de toutes parts, capitula. Le résultat de ces deux batailles coûta à l'Autriche trois mille hommes tués ou blessés, vingt-deux mille prisonniers, quarante-six pièces de canon et vingt-quatre drapeaux.

§ XII.

Page 8. Une armée ne doit avoir qu'une seule ligne d'opération ; on doit la conserver avec soin, et ne l'abandonner que par suite de circonstances majeures.

Il faut que la ligne de communication d'une armée soit sûre et bien établie, dit Montécuculli ; car toute armée qui s'éloigne de sa ligne d'opération, et qui n'a pas soin de tenir cette voie de correspondance ouverte et assurée, marche sur le bord d'un précipice ;

elle cherche sa ruine, comme il paraît par une infinité d'exemples. En effet, si le chemin par où arrivent les vivres et les secours d'hommes et de munitions n'est pas bien assuré; si les magasins, les hôpitaux, les arsenaux et les lieux établis pour les marchés ne sont pas fixes et situés commodément, non-seulement l'armée ne dure guère, mais encore elle est exposée aux plus grands malheurs.

§ XIII.

Page 9. Les distances que les corps d'armée doivent mettre entre eux dans les marches, dépendent des localités, des circonstances, et du but qu'on se propose.

Lorsqu'on marche éloigné de l'ennemi, on peut disposer ses colonnes sur les chaussées, de manière à ménager l'artillerie et les équipages de l'armée; mais si on marche pour combattre, il faut que les différents corps d'armée se forment en colonne serrée dans l'ordre de bataille; les généraux doivent en

outre observer que les têtes des colonnes qui doivent attaquer ensemble ne se devancent pas, et qu'en approchant du champ de bataille elles mettent entre elles les distances nécessaires pour se déployer. Les marches qu'on fait pour aller combattre demandent beaucoup de précaution, disait Frédéric; aussi recommandait-il à ses généraux de se tenir sur leurs gardes, et de reconnaître le terrain de distance en distance, afin de prendre l'initiative pour s'emparer des positions qui peuvent favoriser une attaque.

Dans une retraite, l'avis de plusieurs généraux est qu'on doit concentrer ses forces et marcher en colonne serrée, si on est encore assez fort pour pouvoir ressaisir l'offensive; car, par ce moyen, on peut facilement se former en bataille, lorsqu'on trouve une position favorable, soit pour arrêter l'ennemi lorsqu'on attend du secours, soit pour l'attaquer, s'il n'est pas en mesure de recevoir le combat. Telle fut la retraite de Moreau, après le passage de l'Adda par l'armée austro russe.

Le général français, après avoir couvert l'évacuation de Milan, vint prendre position entre le Pô et le Tanaro; son camp, qui s'appuyait à Alexandrie et à Valence, deux places de guerre excellentes, avait l'avantage de couvrir les routes de Turin et de Savonne, par où il pouvait opérer sa retraite, dans le cas où il ne réussirait pas à faire sa jonction avec le corps d'armée de Macdonald, qui avait reçu ordre de quitter le royaume de Naples et de hâter sa marche pour revenir en Toscane. Forcé d'abandonner cette position, par suite de l'insurrection du Piémont et de la Toscane, Moreau se retira sur Asti, où il apprit que sa communication avec la rivière de Gènes venait de lui être coupée par la prise de Céva. Après d'inutiles efforts pour reprendre cette place, il vit qu'il ne pouvait espérer de salut qu'en se jetant dans les montagnes; pour remplir ce but, il fit marcher tous les bagages et sa grosse artillerie sur la France, par le col de Fenestrelle; puis, s'ouvrant un passage par le Saint-Ber-

nard, il gagna Loano avec son artillerie de campagne et le peu d'équipages qu'il avait conservés. Par cette marche habile, il conserva sa communication avec la France, et se trouvait à même d'observer les mouvements de l'armée de Naples, afin de faciliter sa jonction, en se portant sur les points nécessaires avec toutes ses forces réunies. Macdonald, qui ne pouvait espérer le succès de sa marche qu'en concentrant sa petite armée, négligea cependant cette précaution, et fut battu dans trois combats successifs au passage de la Trébia; ainsi, par la lenteur de sa marche, il rendit les mesures de Moreau infructueuses, pour réunir les deux armées dans les plaines du Pô; et sa retraite, après de brillants et inutiles efforts au passage de la Trébia, fit échouer les dispositions que Moreau avait prises pour venir à son secours. L'inaction du maréchal Souvarow permit enfin au général français d'opérer sa jonction avec les débris de l'armée de Naples; concentrée sur l'Apennin, l'armée française se mit encore en

mesure de défendre les positions importantes de la Ligurie, jusqu'au moment où les chances de la guerre lui ouvriraient les moyens de reprendre l'offensive.

Lorsque après une bataille décisive une armée a perdu son artillerie et ses équipages, et que par conséquent elle n'est plus en état de reprendre l'offensive, ni même de pouvoir arrêter la poursuite de l'ennemi, il semble alors qu'il est plus avantageux de diviser les débris de l'armée en plusieurs corps, qui, par des directions éloignées, se dirigeront sur la ligne d'opération pour se jeter dans les forteresses. C'est le seul moyen de se sauver, parce que l'ennemi, incertain sur la marche de l'armée vaincue, ne sait, au premier abord, quel corps poursuivre, et on peut tirer avantage de ce moment d'indécision pour gagner une marche. D'ailleurs, les mouvements d'un petit corps étant beaucoup plus faciles que celui des grandes masses, cette disposition divergente est tout en faveur de l'armée qui bat en retraite.

§ XIV.

Page 9. Dans les montagnes, on trouve partout un grand nombre de positions, extrêmement fortes par elles-mêmes, qu'il faut bien se garder d'attaquer. Le génie de cette guerre consiste à occuper des camps, ou sur les flancs, ou sur les derrières de l'ennemi..

Dans la campagne de 1793, dans les Alpes maritimes, l'armée française, sous les ordres du général Brunet, fit tout ce qu'il était possible de faire pour s'emparer, par une attaque de front, des camps de Raus et des Fourches; ses inutiles efforts ne servirent qu'à relever encore le courage des Piémontais, et à faire périr l'élite des grenadiers de l'armée républicaine. Les manœuvres par lesquelles Napoléon força l'ennemi d'évacuer ces positions sans combattre, en 1796, suffisent pour faire connaître la vérité de ces principes, en montrant encore qu'à la guerre le succès repose autant sur le génie du chef que sur la valeur du soldat.

§ XV.

Page 10. La gloire et l'honneur des armes est le premier devoir qu'un général qui livre bataille doit considérer; le salut et la conservation des hommes n'est que secondaire.....

En 1645, l'armée française, sous les ordres du prince de Condé, se portait vers Nordlingen pour en faire le siége, lorsqu'il s'aperçut que le comte de Merci, qui commandait les Bavarois, l'avait prévenu, et se retranchait dans une forte position qui défendait Nordlingen en couvrant Donawerth. Malgré la position avantageuse de l'ennemi, Condé ordonna l'attaque; le combat fut terrible; toute l'infanterie du centre et de la droite ayant été successivement engagée, fut mise en déroute et dispersée, malgré les efforts de la cavalerie et de la réserve, qui furent aussi entraînées dans la fuite. La bataille était perdue; Condé, désespéré, n'ayant plus ni centre ni droite, rassembla les débris de ses bataillons, et se

porta sur sa gauche où combattait encore Turenne; une telle persévérance ranimant l'ardeur des troupes, elles enfoncèrent l'aile droite de l'ennemi, puis, par un changement de front, Turenne revint attaquer le centre; la nuit protégeant l'audace du prince de Condé, un corps entier de Bavarois, qui se croyait surpris, capitula; et le résultat de cette opiniâtreté du général français pour obtenir la victoire lui valut le champ de bataille, presque toute l'artillerie ennemie, et un grand nombre de prisonniers. L'armée bavaroise battit en retraite, et, le lendemain de la bataille, Nordlingen capitula.

§ XVI.

Page 10. Une maxime de guerre bien éprouvée, est de ne pas faire ce que veut l'ennemi, par la seule raison qu'il le désire; ainsi, on doit éviter le champ de bataille qu'il a reconnu et étudié.....

C'est ainsi que le maréchal de Villeroi, en prenant le commandement de l'armée d'Italie dans la campagne de 1701, fit attaquer, par

une présomption impardonnable, le prince Eugène de Savoie dans son poste retranché de Chiavi, sur l'Oglio. Les officiers français, et Catinat était de ce nombre, jugeaient ce poste inattaquable; cependant Villeroi insista, et le résultat de cette bataille insignifiante fut la perte de l'élite de l'armée française; elle eût même été plus grande encore, sans les efforts de Catinat.

Ce fut par l'oubli de ces mêmes principes que, dans la campagne de 1644, le prince de Condé échoua dans toutes ses attaques contre la position retranchée de l'armée bavaroise; le comte Merci, qui la commandait, avait habilement placé sa cavalerie dans la plaine et appuyée à Freybourg, tandis que son infanterie occupait la montagne. Après d'inutiles efforts, le prince de Condé, voyant l'impossibilité de déloger l'ennemi, commença à manœuvrer pour menacer sa ligne de communication; mais aussitôt que Merci s'en aperçut, il leva son camp et se porta au-delà des montagnes Noires.

§ XVII.

Page 11. Dans une guerre de marches et de manœuvres, pour éluder une bataille contre une armée supérieure, il faut se retrancher tous les soirs, et se placer toujours dans une bonne défensive.....

On peut recommander, comme une étude intéressante sur ce sujet, la campagne que l'armée française et espagnole fit en 1706, sous les ordres du maréchal duc de Berwick, contre les Portugais. Les deux armées firent presque le tour de l'Espagne; elles commencèrent la campagne près de Badajoz, et, après avoir manœuvré au travers des deux Castilles, elles la finirent aux royaumes de Valence et de Murcie. L'armée du maréchal de Berwick fit quatre-vingt-cinq camps; et quoique toute la campagne se passa sans actions générales, il fit à l'ennemi environ dix mille prisonniers.

Une belle campagne de manœuvres, fut celle que le maréchal de Turenne fit contre

le comte de Montécuculli en 1675. L'armée impériale ayant fait ses dispositions pour passer le Rhin à Strasbourg, Turenne fit diligence, et, ayant jeté un pont sur le Rhin près du village d'Ottenheim, à trois lieues au-dessus de Strasbourg, il passa le fleuve, et vint avec son armée camper près de la petite ville de Vilstet, qu'il occupa. Cette position couvrait le pont de Strasbourg, en sorte que, par cette manœuvre, Turenne coupa le passage de cette ville à son adversaire. Montécuculli ayant fait un mouvement avec toute son armée, parut vouloir menacer le pont d'Ottenheim, par lequel l'armée française tirait ses vivres de la haute Alsace. Aussitôt que Turenne eut deviné l'intention de l'ennemi, il laissa un détachement à Vilstet, et se porta rapidement, avec toutes ses forces, sur le village d'Althenheim. Cette position intermédiaire, entre les deux ponts qu'il voulait garder, lui donnait la facilité de secourir l'un ou l'autre de ces deux postes avant que l'ennemi eût le temps de

les enlever. Par cette manœuvre, il déjoua les projets de son adversaire. Convaincu qu'il ne pouvait faire aucune tentative heureuse contre les deux ponts, Montécuculli résolut de passer le Rhin au-dessous de Strasbourg, et, pour remplir ce but, il revint prendre sa première position à Offenbourg. Le maréchal de Turenne, qui suivait tous les mouvements de l'armée autrichienne, ramena aussi son armée au camp de Vilstet. Cependant, cette tentative de l'ennemi ayant fait apercevoir au général français le danger auquel l'avait exposé l'éloignement de son pont, il le fit rapprocher de celui de Strasbourg, afin de n'avoir pas un si grand espace à couvrir. Montécuculli ayant commandé un équipage de pont aux magistrats de Strasbourg, se porta à Scherzheim pour le recevoir; mais Turenne déjoua encore ses projets, en prenant position à Freistett, où il occupa les îles du Rhin, et fit de suite construire une estacade. Enfin, dans toute cette campagne, Turenne obligea l'ennemi à suivre

son initiative; par une marche rapide, il réussit encore à couper Montécuculli de la ville d'Offenbourg, d'où il tirait ses vivres, et il aurait même empêché le général autrichien d'opérer sa jonction avec le corps de Caprara, lorsqu'un boulet de canon termina la vie de ce grand homme.

§ XVIII.

Page 11. Surpris par une armée supérieure, un général ordinaire, occupant une mauvaise position, cherchera son salut dans la retraite; mais un grand capitaine paiera d'audace, et marchera à la rencontre de l'ennemi.....

En 1653, le maréchal de Turenne fut surpris par le prince de Condé dans une position où son armée se trouvait compromise; il pouvait, en battant en retraite, se couvrir par la Somme qu'il avait la facilité de traverser à Péronne, dont il n'était éloigné que d'une demi-lieue; mais, craignant que ce mouvement de retraite n'influât sur le moral de son armée, Turenne paya d'audace, et marcha à

la rencontre des ennemis avec des forces bien inférieures. Après une lieue de marche, il trouva une position avantageuse, où il se mit en disposition d'attendre le combat; il était trois heures après midi; les Espagnols, fatigués, hésitèrent d'attaquer, et, dans la nuit, Turenne s'étant couvert par des retranchements, les ennemis ne jugèrent plus devoir courir les dangers d'une bataille, et ils levèrent leur camp.

§ XIX.

Page 12. Le passage de l'ordre défensif à l'ordre offensif est une des opérations les plus délicates de la guerre.

C'est en étudiant la première campagne de Napoléon en Italie, qu'on apprendra ce que peuvent le génie et l'audace pour faire passer une armée de l'ordre défensif à l'ordre offensif. L'armée des coalisés, commandée par le général Beaulieu, était munie de tout ce qui pouvait la rendre redoutable; sa force était de quatre-vingt mille hommes et deux cents

pièces de canon. L'armée française, au contraire, comptait à peine trente mille hommes sous les armes, et pouvait au plus mener avec elle trente pièces de canon. Depuis long-temps on ne faisait plus de distributions de viande, le pain même était mal assuré; l'infanterie était mal habillée; la cavalerie, mal montée, se trouvait dans le plus mauvais état; tous les chevaux de trait avaient péri de misère, de manière que le service de l'artillerie ne se faisait plus qu'avec des mulets; enfin, il eût fallu de grands moyens pécuniaires pour remédier à tant de maux, et la pénurie des finances était telle, que le gouvernement ne put donner que deux mille louis en espèces pour ouvrir la campagne. Ainsi, l'armée française ne pouvait plus vivre où elle était, et il fallait avancer ou reculer. Connaissant l'avantage de surprendre l'ennemi, dès le début de la campagne, par quelque coup décisif, Napoléon commença par retremper le moral du soldat : dans une proclamation énergique, il leur fait voir qu'une mort obscure les menace,

s'ils restent sur la défensive; qu'ils n'ont rien à attendre de la France, mais tout à espérer de la victoire. *L'abondance est dans les plaines fertiles de l'Italie*, leur disait-il; *soldats, manqueriez-vous de courage ou de constance?* Profitant du moment d'enthousiasme qu'il vient d'inspirer aux troupes, Napoléon concentre ses forces pour tomber en masse sur les différents corps de l'armée ennemie. Bientot après, les batailles de Montenotte, de Millesimo, de Mondovi, ajoutant à la confiance que le soldat avait conçue du général en chef, on vit cette armée, qui, quelques jours auparavant, campée sur d'arides rochers, se voyait consumer par la misère, ambitionner déja la conquête de l'Italie. Un mois après l'ouverture de la campagne, Napoléon avait terminé la guerre avec le roi de Sardaigne et conquis tout le Milanais. De riches cantonnements firent bientôt oublier aux soldats français la misère et les fatigues, suites naturelles de cette marche rapide; tandis qu'une administration vigilante employait toutes les ressources du

pays pour organiser le matériel de l'armée, et créer les moyens nécessaires pour courir à de nouveaux succès.

§ XX.

Page 12. On ne doit point abandonner sa ligne d'opération ; mais c'est une des manœuvres les plus habiles de l'art de la guerre, de savoir la changer, lorsqu'on y est autorisé par les circonstances.....

Frédéric a quelquefois changé sa ligne d'opération au milieu d'une campagne ; mais il en avait la facilité, puisqu'il manœuvrait alors au centre de l'Allemagne, pays abondant, où il pouvait partout trouver à fournir aux besoins de son armée, dans le cas où ses communications avec la Prusse lui auraient été coupées. Le maréchal de Turenne, dans la campagne de 1646, abandonna aussi tout-à-fait sa ligne de communication aux alliés ; mais, comme Frédéric, il faisait alors la guerre au centre de l'Allemagne, il marchait avec toutes ses forces réunies ; et, par la prise

de Rain, il eut la précaution de s'assurer une place de dépôt sur laquelle il pouvait baser ses opérations. Par des manœuvres pleines d'audace et de génie, il força ensuite l'armée impériale de lui abandonner ses magasins, et de rentrer en Autriche pour prendre ses quartiers d'hiver.

Il me semble cependant que de tels exemples ne doivent être imités que lorsqu'on connait bien la mesure du génie de son adversaire; et surtout lorsqu'on n'a pas à craindre une insurrection dans le pays où l'on porte le théâtre de la guerre.

§ XXI.

Page 13. Quand une armée traîne à sa suite un équipage de siége, de grands convois de blessés et de malades, elle ne saurait prendre des chemins trop courts pour se rapprocher le plus promptement de ses dépôts.

C'est surtout dans les pays de montagnes, ou dans ceux qui sont entrecoupés de bois

et de marais, qu'il est important d'observer cette maxime; car les équipages et les convois se trouvant arrêtés dans les défilés, l'ennemi, en manœuvrant, peut aisément disperser les escortes, ou attaquer avec un plein succès l'armée entière, lorsque, par la nature du terrain, elle se trouve obligée de marcher sur une colonne de longue étendue.

§ XXII.

Page 13. L'art d'asseoir un camp sur une position, n'est autre chose que l'art de prendre une ligne de bataille sur cette position. A cet effet, il faut que toutes les machines de jet soient en jeu et favorablement placées.....

Frédéric a dit que, pour s'assurer si on a bien placé son camp, il faut voir si, par un petit mouvement qu'on fera, on forcera l'ennemi d'en faire un grand, ou si, après l'avoir obligé de rétrograder d'une marche, on peut de nouveau le forcer à rétrograder. Dans la guerre défensive, on doit retrancher son camp

sur le front et sur les ailes de la position qu'il occupe, et observer que la communication sur les derrières soit parfaitement libre. Si on est menacé d'être tourné, on doit faire ses dispositions d'avance pour prendre une autre position plus éloignée, de manière à profiter des défauts que l'ordre de marche peut occasioner entre les divisions de l'armée ennemie, pour essayer quelques attaques sur son artillerie ou sur ses bagages.

§ XXIII.

Page 14. Lorsqu'on occupe une position où l'ennemi menace de vous envelopper, il faut vite rassembler ses forces, et menacer l'ennemi d'un mouvement offensif.....

Ce fut la manœuvre que fit le général Desaix en 1798 près de Rastadt. Avec des forces inférieures, il paya d'audace, et se maintint tout le jour en position, malgré les attaques vigoureuses de l'archiduc Charles; le soir, il

effectua sa retraite avec ordre, et prit position en arrière.

C'est aussi par suite de ce principe que le général Moreau, dans la même campagne, livra la bataille de Biberach pour assurer sa retraite par les débouchés des montagnes Noires. Peu de jours après, il donna encore la bataille de Schliengen pour le même motif. Placé dans une bonne position défensive, il menaçait l'archiduc Charles d'un retour offensif, pendant que ses équipages passaient le Rhin sur le pont de Huningue, et qu'il faisait les dispositions nécessaires pour rétrograder lui-même au-delà de ce fleuve.

J'observerai cependant qu'il faut faire en sorte d'exécuter ces démonstrations offensives vers le soir, afin de ne pas se compromettre en engageant de trop bonne heure un combat qu'on ne pourrait pas soutenir long-temps avec succès; la nuit et l'incertitude de l'ennemi, après une affaire, serviront à favoriser la retraite, si on la juge nécessaire. Mais, pour masquer ce mouvement d'une manière

Digitized by Google

plus sûre, il faut allumer les feux sur toute la ligne, afin de tromper l'ennemi, et empêcher qu'il ne s'aperçoive de ce mouvement rétrograde; car, dans les retraites, c'est un grand avantage de gagner une marche sur son adversaire.

§ XXIV.

Page 14. Une maxime de guerre qu'on ne doit jamais oublier, est qu'il faut rassembler ses cantonnements sur le point le plus éloigné et le plus à l'abri de l'ennemi, surtout lorsque celui-ci paraît à l'improviste.....

Dans la campagne de 1645, le maréchal de Turenne perdit la bataille de Marienthal, pour avoir oublié ce principe; car si, au lieu de faire rassembler ses cantonnements à Erbsthausen, il eût donné le point de ralliement à Mergentheim, derrière la Tauber, son armée eût été réunie beaucoup plus tôt; d'où il eût résulté, qu'au lieu de trois mille hommes seulement que le comte Merci eut à combattre

à Erbsthausen, et dont il eut bon compte, il aurait eu toute l'armée française à attaquer dans une position couverte par une rivière.

Quelqu'un ayant indiscrètement demandé au vicomte de Turenne pourquoi il avait perdu la bataille de Marienthal : *Par ma faute*, répondit le maréchal ; *mais*, ajouta-t-il, *quand un homme n'a pas fait de fautes à la guerre, il ne l'a pas faite long-temps.*

§ XXV.

Page 14. Quand deux armées sont en bataille, et que l'une doit opérer sa retraite sur un pont, tandis que l'autre peut se retirer sur tous les points de la circonférence, tous les avantages sont à cette dernière.....

Telle fut la position de l'armée française à la fameuse bataille de Léipsick, qui termina d'une manière bien funeste pour Napoléon la campagne de 1813 ; car le combat de Hanau ne pouvait être d'aucune conséquence, dans la situation désespérée où se trouvait l'armée.

Il me semble que, dans une situation pareille à celle où se trouva l'armée française avant la bataille de Léipsick, un général ne doit plus compter sur les chances heureuses que peut lui procurer l'offensive; mais qu'il doit plutôt chercher à s'assurer de tous les moyens qui peuvent faciliter sa retraite. Pour remplir ce but, il faudrait de suite se couvrir par de bons retranchements, afin de contenir les attaques de l'ennemi avec des forces inférieures, tandis que les équipages de l'armée passeraient le défilé; à mesure que les troupes arriveraient sur l'autre rive, elles occuperaient les positions qui pourraient protéger le passage de l'arrière-garde, qui se renfermerait dans une tête de pont lorsque l'armée aurait évacué le camp. Pendant les guerres de la révolution, on a fait trop peu de cas des retranchements; aussi a-t-on vu de grandes armées dispersées après un seul revers, et le sort des nations compromis par les succès d'une seule bataille.

§ XXVI.

Page 15. C'est aller contre les vrais principes, de faire agir séparément des corps qui n'ont entre eux aucune communication, vis-à-vis d'une armée centralisée et dont les communications sont faciles.

La bataille de Hohenlinden fut perdue par les Autrichiens, pour avoir oublié ce principe. L armée impériale, sous les ordres de l'archiduc Jean, fut divisée en quatre colonnes, qui se mirent en marche dans une immense forêt, pour se réunir dans la plaine d'Anzing, où elles devaient surprendre et attaquer les Français. Mais ces différents corps, qui n'avaient pour ainsi dire aucune communication entre eux, se virent forcés de s'engager isolément, contre un ennemi qui avait eu la précaution de concentrer ses masses, et qui pouvait les mouvoir à volonté sur un terrain reconnu de longue date; aussi l'armée autrichienne, engagée dans les défilés de la forêt avec tous ses équipages, fut attaquée sur ses flancs et sur

ses derrières, et l'archiduc ne dut qu'à la faveur de la nuit la possibilité de rallier ses divisions battues et dispersées. Les trophées de cette victoire furent immenses pour l'armée française, qui recueillit onze mille prisonniers, cent pièces de canon, plusieurs drapeaux, et tous les bagages de l'ennemi. Les Autrichiens laissèrent environ sept mille morts sur le champ de bataille.

La bataille de Hohenlinden décida du sort de la campagne de 1800, dont les succès si brillants et si mérités placèrent Moreau au rang des meilleurs généraux de ce siècle.

§ XXVII.

Page 15. Lorsqu'on est chassé d'une première position, il faut rallier ses colonnes assez en arrière pour que l'ennemi ne puisse les prévenir.....

Un grand avantage qui peut résulter en ralliant ses colonnes sur un point éloigné du champ de bataille, ou de la position qu'on occupait, c'est que l'ennemi reste incertain

sur la direction que vous allez prendre. S'il divise ses forces pour vous poursuivre, il s'expose lui-même à voir ses détachements battus isolément, dans le cas où vous auriez fait diligence, et que vous ayez opéré votre réunion assez à temps pour vous placer entre ses colonnes et les disperser l'une après l'autre.

C'est par une semblable manœuvre que, dans la campagne de 1799, en Italie, le général Mélas gagna la bataille de Genola. Le général Championnet commandait l'armée française ; il cherchait à couper les communications de l'armée autrichienne avec Turin, en faisant agir des corps qui manœuvraient isolément pour venir l'attaquer sur ses derrières. Mélas, qui devina ses projets, exécuta une marche rétrograde, par laquelle il fit croire à son adversaire qu'il était en pleine retraite ; cependant ce mouvement n'avait pour but que de concentrer ses forces sur le point de réunion des différents détachements de l'armée française, qu'il battit et dispersa l'un après l'autre par sa grande supériorité

numérique. Le résultat de cette manœuvre, où le général autrichien déploya de la vigueur, de l'aplomb et du coup d'œil, suffit pour lui assurer la paisible possession du Piémont.

C'est aussi pour avoir oublié ce principe, que le général Beaulieu, qui commandait l'armée austro-sarde dans la campagne de 1796, perdit la bataille de Millesimo après celle de Montenote. Son but, en cherchant à rallier ses différents corps à Millesimo, était de couvrir les chaussées de Turin et de Milan; mais Napoléon, appréciant l'avantage que lui donnait l'ardeur des troupes, encouragées par un premier succès, l'attaqua avant qu'il eût pu rassembler ses divisions, et, par d'habiles manœuvres, il réussit à séparer les deux armées combinées. Elles se retirèrent dans le plus grand désordre, l'une par la route de Milan, et l'autre par celle de Turin.

§ XXVIII.

Page 16. Il ne faut faire aucun détachement la veille du jour d'une bataille, parce que, dans la nuit, l'état

des choses peut changer, soit par des mouvements de retraite de l'ennemi, soit par l'arrivée de grands renforts qui le mettent à même de prendre l'offensive, et de rendre funestes les dispositions prématurées que vous avez faites.

En 1796, l'armée de Sambre-et-Meuse, commandée par le général Jourdan, opérait une retraite d'autant plus difficile, qu'il avait perdu sa ligne de communication ; cependant, voyant les forces de l'archiduc Charles disséminées, Jourdan, pour opérer sa retraite sur Francfort, résolut de s'ouvrir la route de Vurtzbourg, où étaient seulement deux divisions de l'armée autrichienne. Ce mouvement aurait encore pu s'opérer avec succès, si le général français, qui croyait n'avoir que deux divisions à combattre, n'eût pas commis la faute de détacher la division Lefebvre, qu'il laissa à Schveinfurt, pour couvrir la seule communication directe de l'armée avec sa base d'opération. Cette première faute, et un peu de lenteur dans la marche du général français, assurèrent la victoire à l'archiduc,

Digitized by Google

qui se hâta de concentrer ses forces; les deux divisions de Kray et de Vartensleben, qui lui arrivèrent aussi pendant la bataille, le mirent à même d'opposer cinquante mille hommes à l'armée française, qui comptait à peine trente mille combattants; aussi fut-elle battue, et forcée de continuer sa retraite par les montagnes de Fuldes, où les chemins sont aussi mauvais que le pays est difficile. La division Lefebvre, forte d'environ quatorze mille hommes, aurait bien pu rétablir les chances du succès en faveur du général Jourdan; mais peut-être supposa-t-il mal à propos n'avoir à forcer que les divisions qui lui fermaient la route de Vurtzbourg.

§ XXIX.

Page 16. Quand on veut livrer une bataille, il est de règle générale de rassembler toutes ses forces, de n'en négliger aucune; un bataillon quelquefois décide d'une journée.

Je crois qu'il ne sera pas inutile d'observer qu'il est prudent de déterminer, en arrière de

la ligne de réserve, le point où les divers détachements doivent rejoindre; parce que si, par des causes imprévues, ces détachements n'avaient pu rejoindre avant le commencement de la bataille, il ne faut pas les exposer à donner sur le gros des forces ennemies, dans le cas où on aurait été obligé de faire un mouvement rétrograde. Il est bon aussi de laisser ignorer ces renforts à l'ennemi, afin de s'en servir pour lui porter des coups décisifs. Un secours arrivé à propos, a dit Frédéric, assure le succès d'une bataille, parce que l'ennemi le croira toujours plus fort qu'il n'est, et, par cette raison, perdra courage.

§ XXX.

Page 16. Rien n'est plus téméraire et plus contraire aux principes de la guerre que de faire une marche de flanc devant une armée en position, surtout lorsque cette armée occupe des hauteurs au pied desquelles on doit défiler.

C'est pour avoir oublié ce principe, que Frédéric perdit la bataille de Kollin dans la

première campagne de 1757. Malgré des prodiges de valeur, les Prussiens perdirent quinze mille hommes et une grande partie de leur artillerie ; tandis que la perte des Autrichiens ne se monta pas au-delà de cinq mille hommes. Le résultat de cette bataille fut plus malheureux encore, puisque le roi de Prusse fut obligé de lever le siége de Prague et d'évacuer la Bohême.

C'est aussi pour avoir fait une marche de flanc devant l'armée prussienne, que les Français perdirent la honteuse bataille de Rosbach. Cette marche imprudente était d'autant plus répréhensible, que le prince de Soubise, qui commandait l'armée française, avait poussé la négligence de manœuvrer en présence de l'ennemi, sans avoir ni avant-garde, ni flanqueurs : aussi son armée, forte de cinquante mille hommes, fut-elle battue par six bataillons et trente escadrons. Elle perdit sept mille hommes, vingt-sept drapeaux et un grand nombre de pièces de canon ; les Prussiens n'eurent que trois cents

hommes hors de combat. Ainsi, pour avoir oublié ce principe, qu'on ne doit jamais faire des marches de flanc devant une armée en bataille; Frédéric à Kollin perdit son armée, et Soubise à Rosbach perdit son armée et l'honneur.

§ XXXI.

Page 17. Donnez-vous toutes les chances de succès lorsque vous projetez de livrer une grande bataille, surtout si vous avez affaire à un grand capitaine; car, si vous êtes battu, fussiez-vous au milieu de vos magasins, près de vos places, malheur au vaincu!

On doit faire la guerre sans rien donner au hasard, a dit le maréchal de Saxe, et c'est là surtout qu'on reconnaît l'habileté d'un général; mais quand on a fait tant que de donner une bataille, il faut savoir tirer parti de la victoire, et surtout ne pas se contenter d'avoir gagné le champ de bataille, comme c'est la louable coutume.

C'est par cette négligence à poursuivre un

premier succès, que l'armée autrichienne, après avoir gagné le champ de bataille de Marengo, se vit forcée, le lendemain, d'évacuer toute l'Italie. Le général Mélas, voyant les Français en retraite, laissa la direction des mouvements de l'armée à son chef d'état-major, et se retira à Alexandrie, pour se reposer des fatigues de la journée. Le colonel Zach, non moins convaincu que son général, que l'armée française n'offrait plus que des fuyards à poursuivre, forma les divisions en colonne de marche, de manière que l'armée impériale attendait l'ordre de poursuivre sa marche victorieuse dans une disposition qui n'avait pas moins d'une lieue de profondeur. Il était près de quatre heures lorsque le général Desaix rejoignit l'armée française avec sa division; sa présence rétablit un peu l'équilibre des forces : cependant Napoléon balança un instant pour se décider à reprendre l'offensive, ou bien à utiliser ce corps pour assurer sa retraite. L'ardeur que montraient les troupes pour revenir à la charge, fixa

bientôt son irrésolution ; il parcourut rapidement le front de ses divisions, et s'adressant aux soldats : *C'est assez reculer pour aujourd'hui*, leur dit-il, *vous savez que je couche toujours sur le champ de bataille.* L'armée, par un cri unanime, sembla lui promettre d'avance la victoire. Napoléon reprend l'offensive ; et l'avant-garde autrichienne, saisie de terreur à l'aspect d'une masse formidable qui débouche à l'improviste sur un point où peu d'instants auparavant on n'apercevait que des fuyards, fait volte-face et se rejette en désordre sur le gros de la colonne ; bientôt attaquée avec impétuosité sur son front et sur ses flancs, l'armée autrichienne fut mise en pleine déroute.

Le maréchal Daun éprouva à peu près le même sort que Mélas, à la bataille de Torgau, dans la campagne de 1760. La position de l'armée autrichienne était excellente ; elle avait sa gauche à Torgau, sa droite sur le plateau de Siptitz, et son front couvert par un grand étang. Frédéric projeta d'en tourner la droite pour

l'attaquer à revers, et, pour cela, il divisa son armée en deux corps ; l'un, sous les ordres de Ziethen, pour attaquer de front en suivant les bords de l'étang, et, avec l'autre, il se mit lui-même en marche pour tourner la droite des Autrichiens. Mais le maréchal Daun ayant eu connaissance des manœuvres de son adversaire, fit un changement de front par une contre-marche, et se trouva ainsi en mesure de repousser les attaques de Frédéric, qu'il força à la retraite. Ces deux corps de l'armée prussienne avaient agi sans communication ; cependant Ziethen entendant le bruit s'éloigner, en conclut que le roi avait été battu, et il commença un mouvement par sa gauche pour tâcher de le rejoindre. Mais ayant rencontré cinq bataillons de la réserve, le général prussien profita de ce renfort pour reprendre l'offensive ; il recommence donc vigoureusement l'attaque, s'empare du plateau de Siptitz, et bientôt après occupe tout le champ de bataille. Le soleil était couché quand le roi de Prusse fut pré-

venu de cet heureux événement ; il revint en toute hâte, profita de la nuit pour réorganiser les débris de son armée, et, le lendemain de la bataille, il occupa Torgau. Le maréchal Daun recevait les compliments sur sa victoire, lorsqu'il apprit le retour offensif de l'armée prussienne ; il ordonna aussitôt la retraite, et, à la pointe du jour, les Autrichiens repassèrent l'Elbe, avec perte de douze mille hommes, huit mille prisonniers et quarante-cinq pièces de canon.

Après la bataille de Marengo, le général Mélas, quoiqu'au milieu de ses magasins et de ses places fortes, se vit contraint à tout abandonner pour sauver les débris de son armée. Le général Mack capitula après la bataille d'Ulm, quoiqu'il fût alors au milieu de son pays. Les Prussiens, malgré leurs magasins et leurs réserves, après la bataille de Jena, et les Français, après celle de Waterloo, se virent forcés de poser les armes. D'où l'on peut conclure qu'après une bataille perdue, le plus grand mal n'est pas la perte des

hommes et du matériel, mais le découragement qui est la suite d'une défaite. Le courage et la confiance du vainqueur augmentant à proportion que celui du vaincu diminue, il résulte que, quelles que soient les ressources d'une armée, une retraite se changera rapidement en déroute, si le général en chef ne sait pas réunir le génie à l'audace, la fermeté à la persévérance, pour relever le moral de son armée.

§ XXXII.

Page 17. Le devoir d'une avant-garde ne consiste pas à s'avancer ou à reculer, mais à manœuvrer. Elle doit être composée de cavalerie légère, soutenue d'une réserve de cavalerie de ligne, et de bataillons d'infanterie ayant aussi des batteries pour les soutenir. . .

L'avis de Frédéric était qu'une avant-garde doit être composée de détachements de troupe de chaque arme; il faut que celui qui la commande sache habilement choisir ses camps, et que, par des patrouilles nombreuses, il soit

à chaque instant informé de ce qui se passe dans le camp ennemi. Pendant la guerre, le devoir d'une avant-garde n'est pas de combattre, mais d'observer l'ennemi, afin de couvrir les mouvements de l'armée. Dans les retraites, elle doit charger avec vigueur, et chercher à envelopper les équipages et les corps isolés qu'elle poursuit : aussi, pour remplir ce but, faut-il la renforcer de tous les escadrons de cavalerie légère disponible.

§ XXXIII.

Page 18. Il est contraire aux usages de la guerre de faire entrer ses parcs et sa grosse artillerie dans un défilé dont on n'a pas l'extrémité opposée; en cas de retraite ils embarrasseront, et on les perdra.....

Rien n'est plus gênant, pour la marche d'une armée, que de nombreux bagages. Dans la campagne de 1796, Napoléon abandonna son équipage de siége sous les murs de Mantoue, après avoir encloué les pièces de canon et brisé les affûts; par ce sacrifice, il

acquit la facilité de faire manœuvrer rapidement sa petite armée, afin d'avoir partout l'initiative et la supériorité sur les forces nombreuses, mais divisées, du maréchal Wurmser. En 1799, dans sa retraite en Italie, le général Moreau, ayant à manœuvrer par les montagnes, préféra se séparer de tout son parc de réserve, qu'il dirigea sur la France par le col de Fenestrelle, plutôt que d'entraver sa marche en gardant avec lui ses équipages. De tels exemples sont à suivre; car si, par la rapidité des marches et la facilité de concentrer ses forces sur les points décisifs, on obtient la victoire, le matériel d'une armée est bientôt rétabli; si, au contraire, on est vaincu et forcé à la retraite, il eût été bien difficile de sauver ses équipages, et on doit se féliciter lorsqu'on a eu la prudence de les abandonner à temps, puisqu'ils n'eussent servi qu'à augmenter les trophées de l'ennemi.

§ XXXIV.

Page 18. Il faut avoir pour principe de ne jamais mettre entre les divers corps qui forment la ligne de bataille des intervalles par où l'ennemi puisse pénétrer, à moins que ce ne soit pour l'attirer dans un piége.

Dans la campagne de 1757, le prince de Lorraine, qui couvrait Prague avec l'armée autrichienne, s'aperçut que les Prussiens cherchaient à déborder son aile droite pour le tourner; il fit aussitôt faire à l'infanterie de cette aile un changement de front en arrière, de manière à se former en équerre sur l'extrémité du centre. Mais cette marche, exécutée en présence de l'ennemi, ne se fit pas sans quelques désordres; les têtes de colonnes ayant marché trop rapidement, elles s'alongèrent, et s'étant ensuite formées par la droite, elles laissèrent un grand intervalle près de l'angle saillant. Frédéric, s'étant aperçu de cette faute, se hâta d'en profiter; il ordonna au corps du centre, commandé par

Digitized by Google

le duc de Bevern, de se jeter dans ce vide, et par cette manœuvre il décida du succès de la bataille. Le prince de Lorraine, battu et poursuivi, se retira dans Prague, avec perte de seize mille hommes et deux cents pièces de canon.

On doit remarquer cependant qu'il ne faut se jeter dans les intervalles que présente une armée en bataille, que lorsqu'on est au moins d'égale force et qu'on peut déborder un des flancs de l'ennemi; car alors seulement on peut espérer de couper l'armée par son centre pour combattre isolément ses deux ailes. Mais si on est inférieur en nombre, on court la chance d'être arrêté par les réserves et écrasé par les ailes de l'ennemi, qui peut alors se déployer sur vos flancs pour vous envelopper. C'est par cette manœuvre que le maréchal de Berwick gagna la bataille d'Almanza dans la campagne de 1707 en Espagne. L'armée anglo-portugaise, sous les ordres de milord Galloway, vint mettre le siége devant Villena; mais le maréchal de Berwick, qui

commandait l'armée française et espagnole, quitta son camp de Montalegre, et se dirigea sur cette ville pour en faire lever le siége. A son approche, le général anglais, dont le désir était de livrer bataille, se porta en avant pour la recevoir dans les plaines d'Almanza. Le succès fut long-temps douteux; cependant la première ligne du corps commandé par le duc de Popoli ayant été enfoncée, le chevalier d'Asfeld, qui commandait la seconde, disposa ses masses de manière à former des intervalles entre elles; et lorsque les Anglais, qui poursuivaient la première ligne, arrivèrent sur ses réserves, il profita de la confusion où ils se trouvaient pour les attaquer en flanc, et il les défit entièrement. Le maréchal de Berwick, s'apercevant de l'heureux succès de cette manœuvre, ouvre le front de sa ligne de bataille, et se déployant sur les flancs de l'ennemi, tandis que les réserves soutenaient l'attaque sur le front et que la cavalerie manœuvrait sur leurs derrières, il obtint un succès complet. Milord Galloway, blessé et

poursuivi, ne rassembla qu'avec peine les débris de son armée qu'il fit entrer dans la place de Tortose.

§ XXXV.

Page 18. Les camps d'une même armée doivent toujours être placés de manière à pouvoir se soutenir.

A la bataille de Dresde, dans la campagne de 1813, le camp des alliés sur la rive gauche de l'Elbe, quoique avantageusement placé sur les hauteurs, était tout-à-fait défectueux, puisqu'il se trouvait coupé transversalement par un ravin très-escarpé; en sorte que l'aile gauche se trouvait entièrement isolée du centre et de la droite. Cette disposition vicieuse n'échappa point à l'œil pénétrant de Napoléon, qui porte aussitôt toute sa cavalerie et deux corps d'infanterie sur cette gauche, l'attaque avec des forces supérieures, la renverse et lui fait dix mille prisonniers sans qu'elle puisse être secourue.

§ XXXVI.

Page 19. Lorsque l'armée ennemie est couverte par un fleuve sur lequel elle a plusieurs têtes de pont, il ne faut pas l'aborder de front; cette disposition dissémine votre armée, et vous expose à être coupé.

Si on occupe une ville ou un village sur la rive opposée à celle où se trouve l'ennemi, il est avantageux de choisir cet endroit pour le point de passage, parce qu'il est plus facile de couvrir le parc de réserve, les équipages de l'armée, et masquer les travaux du pont dans une ville qu'en pleine campagne. C'est aussi un grand avantage d'effectuer le passage d'une rivière vis-à-vis d'un village, lorsqu'il n'est que faiblement occupé par l'ennemi, parce qu'aussitôt que l'avant-garde a débouché sur l'autre rive, elle peut enlever ce poste, s'y loger, et, par quelques ouvrages défensifs, le convertir lestement en tête de pont; par ce moyen on assure au reste de l'armée la facilité d'exécuter le passage.

Google

§ XXXVII.

Page 19. Du moment où l'on est maître d'une position qui domine la rive opposée, on acquiert bien des facilités pour effectuer le passage d'une rivière, surtout si cette position a assez d'étendue pour y placer une nombreuse artillerie.....

Frédéric a dit que le passage des grands fleuves, en présence de l'ennemi, est une des opérations les plus délicates de la guerre. Le succès, en pareil cas, repose sur le secret, sur la rapidité des manœuvres, et sur l'exécution ponctuelle des ordres donnés pour les mouvements de chaque division; car, pour franchir cet obstacle en présence de l'ennemi et à son insu, il faut non seulement que les dispositions soient bien prises, mais encore qu'elles soient exécutées sans confusion.

Page 21. Quand une rivière a moins de soixante toises, et qu'on a un commandement sur la rive opposée, les troupes qui sont jetées sur l'autre bord

étant sous la protection de l'artillerie, se trouvent avoir tant d'avantages, que, pour peu que la rivière forme un rentrant, il est impossible à l'ennemi d'empêcher l'établissement du pont.....

Dans la campagne de 1705 en Italie, le prince Eugène de Savoie, voulant se porter au secours du prince de Piémont, cherchait un point favorable pour forcer le passage de l'Adda, gardé par l'armée française, commandée par le duc de Vendôme. Après avoir choisi une position avantageuse, le prince Eugène fit dresser une batterie de vingt pièces de canon sur une position qui commandait toute la rive opposée, et, par des retranchements parallèles qu'il fit élever sur la pente de cette éminence, il mit son infanterie à couvert du feu de l'ennemi. On travaillait avec ardeur à la construction du pont, lorsque le duc de Vendôme parut avec toute son armée : il voulut d'abord s'opposer aux travaux du pont ; mais, après avoir examiné la position du prince Eugène, il jugea la chose impossible : c'est pourquoi

il plaça son armée hors de la portée des batteries du prince Eugène, en appuyant ses deux ailes à la rivière de manière à former un arc dont l'Adda était la corde. Le maréchal ayant couvert sa position par des retranchements et des abattis, pouvait charger les colonnes à mesure qu'elles déboucheraient du pont, et les battre ainsi successivement. Eugène ayant reconnu la position des Français, jugea le passage impossible, et, dans la nuit, il leva son camp, après avoir fait retirer le pont.

Ce fut aussi par cette manœuvre que, dans la campagne de 1809, l'archiduc Charles força l'armée française à rentrer dans l'île de Lobau, après avoir débouché sur la rive gauche du Danube. La marche de l'archiduc était tout-à-fait concentrique; il menaçait d'attaquer Gros-Aspern par sa droite, Esling par son centre, et Enzersdorf par sa gauche; son armée ayant ses deux ailes appuyées au Danube, formait une demi-circonférence autour d'Esling. Napoléon fit attaquer le

centre de la ligne de bataille des Autrichiens, qu'il enfonça; mais, après avoir forcé leur première ligne, il se vit arrêté par les réserves. Les ponts sur le Danube venaient d'être rompus, plusieurs corps et les parcs d'artillerie étaient encore sur la rive droite, et ce contre-temps, joint à la position avantageuse de l'armée autrichienne, décidèrent Napoléon à ordonner la retraite sur l'île de Lobau ; cette île, où il avait fait construire plusieurs ouvrages de campagne, présentait tous les avantages d'un excellent camp retranché.

§ XXXVIII.

Page 21. Il est difficile d'empêcher un ennemi qui a des équipages de pont de passer une rivière. Lorsque l'armée qui défend le passage a pour but de couvrir un siége, aussitôt que le général qui la commande aura la certitude qu'il ne peut s'opposer au passage, il doit prendre ses mesures pour arriver avant l'ennemi à une position intermédiaire entre la rivière qu'il défend et la place qu'il couvre.

On peut encore observer que cette posi-

tion intermédiaire doit être reconnue d'avance, ou mieux encore retranchée; car l'ennemi ne pourra faire un mouvement offensif, sur le corps destiné aux travaux du siége, que lorsqu'il aura battu cette armée d'observation, qui, à l'abri de son camp, peut attendre le moment favorable pour attaquer en flanc ou à revers. Cette armée, ainsi retranchée, a encore l'avantage d'être concentrée; tandis que l'ennemi doit faire des détachements, s'il veut couvrir son pont et surveiller les mouvements de l'armée d'observation, pour attaquer l'armée de siége dans ses lignes, sans être exposé à être pris à revers ou à voir son pont menacé.

§ XXXIX.

Page 22. Turenne, dans la campagne de 1645, fut acculé avec son armée sous Philipsbourg par une armée fort nombreuse; il ne se trouva pas de pont sur le Rhin, mais il profita du terrain entre le fleuve et la place pour y établir son camp.....

Le maréchal de Saxe, dans la campagne

de 1741, ayant passé la Moldaw pour se porter contre un détachement de quatorze mille hommes qui venaient pour se jeter dans Prague, laissa mille hommes d'infanterie sur la Moldaw avec ordre de se retrancher sur une hauteur qui se trouvait vis-à-vis de la tête de pont. Par cette précaution, le maréchal assurait sa retraite, et la facilité de repasser le pont sans désordre, en ralliant sa division entre cette hauteur retranchée et la tête de pont. De tels exemples ont-ils été inconnus aux généraux des temps modernes, ou bien ont-ils jugé ces précautions superflues?

§ XL.

Page 23. Les places fortes sont utiles pour la guerre offensive comme pour la guerre défensive. Sans doute qu'elles ne peuvent pas seules arrêter une armée; mais elles sont un excellent moyen pour retarder, entraver, affaiblir et inquiéter un ennemi vainqueur.

Les brillants succès des puissances alliées, dans la campagne de 1814, ont donné à

beaucoup de militaires une fausse idée de la valeur réelle des places fortes. Les masses formidables qui franchirent le Rhin et les Alpes à cette époque, permirent de faire les nombreux détachements qui bloquèrent les places fortes qui couvrent les frontières de la France, sans que l'armée qui marchait sur la capitale perdît sa supériorité numérique : aussi cette armée put-elle agir sans craindre de voir sa retraite menacée. Mais dans aucune époque de l'histoire de la guerre, on n'a vu les armées de toutes les puissances de l'Europe marcher combinées et animées d'un même désir pour obtenir un résultat unique; le cordon de forteresses qui entoure la France devait donc jouer le rôle passif qu'il a eu pendant cette campagne. Il me semble très-imprudent de croire qu'on peut franchir impunément une frontière gardée par de nombreuses places de guerre, et combattre avec ces places à dos, sans les avoir préalablement assiégées ou au moins investies avec des forces suffisantes.

§ XLI.

Page 24. Il n'y a que deux moyens d'assurer le siége d'une place : l'un, de commencer par battre l'armée ennemie chargée de couvrir cette place, l'éloigner du champ d'opération, et en jeter les débris au-delà de quelque obstacle naturel, tel que des montagnes ou une grande rivière.....

Quand on assiége une place, dit Montécuculli, on ne doit pas chercher à se placer vis-à-vis l'endroit le plus faible de la place, mais bien sur le point le plus favorable pour établir son camp et exécuter les desseins qu'on a formés. Cette maxime est aussi celle du maréchal de Berwick. Envoyé à Nice, en 1706, pour en faire le siége, il se détermina à attaquer du côté de Montalban, contre les avis de Vauban et même malgré les ordres du roi. N'ayant à sa disposition qu'une très-petite armée, il dut commencer par assurer son camp : ce qu'il fit en construisant des redoutes sur les hauteurs, de manière à barrer

l'espace compris entre le Var et le Paillon qui appuyaient ses flancs. Par ce moyen il se mit à couvert d'une surprise ; car le duc de Savoie ayant la facilité de déboucher à l'improviste par le col de Ténde, il fallait que le maréchal pût rassembler ses forces pour se porter rapidement à la rencontre de l'ennemi, et le combattre avant qu'il eût pris position ; autrement l'infériorité de ses forces l'aurait obligé de lever le siége.

Le maréchal de Saxe, assiégeant Bruxelles avec vingt-huit mille hommes seulement, contre une garnison de douze mille, reçut avis que le prince de Valdeck rassemblait ses cantonnements pour faire lever le siége. N'étant pas assez fort pour former une armée d'observation, le maréchal vint reconnaître un champ de bataille sur le ruisseau de Voluwe, et il fit toutes les dispositions nécessaires pour s'y porter rapidement, en cas que l'ennemi s'approchât ; il se mettait ainsi à même de recevoir l'ennemi, sans discontinuer les travaux du siége.

Digitized by Google

§ XLII.

Page 26. Feuquières a dit qu'on ne doit jamais attendre son ennemi dans les lignes de circonvallation, et qu'on doit en sortir pour l'attaquer. Il est dans l'erreur.....

Pendant le siége de Mons en 1691, le prince d'Orange rassembla son armée, et s'avança jusqu'à Notre-Dame-de-Hall, montrant l'intention de secourir la place. Louis XIV, qui commandait ce siége en personne, assembla un conseil de guerre pour délibérer sur ce qu'il y aurait à faire dans le cas où le prince d'Orange s'approcherait; l'avis du maréchal de Luxembourg fut de rester dans les lignes de circonvallation; et cet avis fut adopté. Le maréchal donnait pour principe, que lorsque l'armée assiégeante n'est pas assez forte pour garder tout le tour de la circonvallation, il faut sortir des lignes, pour aller combattre l'ennemi; mais lorsqu'on est assez fort pour camper sur deux lignes autour de

la place, il vaut mieux profiter d'un bon retranchement; d'autant plus que, par ce moyen, le siége n'est point interrompu.

En 1658, le maréchal de Turenne, assiégeant Dunkerque, avait déja ouvert la tranchée, lorsque l'armée espagnole, sous les ordres de Don Juan, Condé et d'Hocquincourt, parut à la vue de Dunkerque, et prit position sur les Dunes, à une lieue des lignes de l'assiégeant. Turenne avait la supériorité du nombre, cependant il se décida à sortir des lignes; mais le maréchal avait tous les avantages pour lui, car l'ennemi n'avait pas d'artillerie, et leur supériorité en cavalerie devenait inutile pour eux, puisque le terrain n'était pas favorable à cette arme; il était donc important de battre l'armée espagnole, avant qu'elle eût le temps de se retrancher et de recevoir son artillerie. La victoire remportée par les Français à cette bataille justifia toutes les combinaisons du maréchal de Turenne.

Le maréchal de Berwick, assiégeant Phi-

lipsbourg en 1733, avait à craindre que le prince Eugène de Savoie ne vînt l'attaquer avant la fin du siége, avec toutes les forces de l'Empire; après avoir disposé les troupes destinées au siége, le maréchal forma, avec le reste de son armée, un corps d'observation destiné à faire tête au prince Eugène, soit qu'il voulût attaquer l'armée dans ses lignes, soit qu'il voulût faire une diversion sur la Moselle ou sur le haut Rhin. Le prince Eugène s'étant présenté devant l'armée assiégeante, quelques officiers généraux ne furent point d'avis d'attendre l'ennemi dans les lignes, mais d'aller au-devant de lui pour l'attaquer. Cependant le maréchal de Berwick, qui pensait, comme M. le duc de Luxembourg, qu'une armée qui peut garnir partout de bons retranchements n'est pas susceptible d'être forcée, persista à rester dans ses lignes. L'expérience prouva que c'était aussi le sentiment du prince Eugène; car il n'osa pas attaquer les retranchements, ce qu'il n'eût pas manqué de faire, s'il avait eu l'espérance de les forcer.

§ XLIII.

Page 26. Ceux qui proscrivent les lignes de circonvallation, et tous les secours que l'art de l'ingénieur peut donner, se privent gratuitement d'une force et d'un moyen auxiliaire qui ne sont jamais nuisibles, presque toujours utiles, et souvent indispensables...

Si on est inférieur en nombre, a dit le maréchal de Saxe, on ne tiendra pas derrière des retranchements, où l'ennemi porte toutes ses forces pour forcer sur quelques points ; si on est égal en force, on n'y tiendra pas non plus; si on est supérieur, on n'en a pas besoin : pourquoi donc se donner la peine d'en faire ? Cependant, malgré cette opinion que les retranchements sont inutiles, le maréchal de Saxe en a souvent fait usage.

En 1797, les généraux Provera et Hohenzollern, s'étant présentés pour faire lever le siége de Mantoue, où était renfermé le maréchal Vurmser, furent arrêtés par les lignes de contrevallation de Saint-Georges ; ce léger

obstacle suffit pour donner le temps à Napoléon d'arriver de Rivoli pour faire échouer leur entreprise. Il pensait encore que c'était pour avoir négligé de se retrancher par des lignes, qu'on fut obligé de lever le siége dans la campagne précédente.

§ XLIV.

Page 27. Les circonstances ne permettant pas de laisser une garnison suffisante pour défendre une ville de guerre où l'on aurait un hôpital et des magasins, on doit au moins employer tous les moyens possibles pour mettre la citadelle à l'abri d'un coup de main.

Quelques bataillons, épars dans une ville, n'inspirent aucune crainte; mais renfermés dans l'enceinte plus étroite d'une citadelle, ils en imposent. Ainsi, cette précaution me semble nécessaire, non seulement dans les places de guerre, mais partout où l'on a formé des dépôts de blessés et des magasins; à défaut de citadelle, on doit choisir un quartier de la ville favorable pour la défen-

sive, et s'y retrancher de manière à pouvoir opposer le plus de résistance possible.

§ XLV.

Page 27. Une place de guerre ne peut protéger la garnison et arrêter l'ennemi qu'un certain temps; ce temps écoulé, et les défenses de la place détruites, la garnison posera les armes. Tous les peuples civilisés ont été d'accord sur cet objet, et il n'y a jamais eu de discussion que sur le plus ou le moins de défense que doit faire un gouverneur avant de capituler...

En 1705, les Français, assiégés dans Haguenau par le comte de Thungen, se voyaient hors d'état de soutenir l'assaut. Le gouverneur Peri, qui s'était distingué par une vigoureuse défense, ne pouvant espérer d'obtenir capitulation sans se rendre prisonnier de guerre, se décida à se faire jour les armes à la main pour sortir de la place. Afin d'assurer le secret de son entreprise, tromper l'ennemi et connaître en même temps l'esprit des officiers subalternes, Peri assemble un conseil

de guerre, où il annonce qu'il est déterminé à mourir sur la brèche ; puis, sous prétexte de l'extrémité où on se trouve, il fait tenir toute la garnison sous les armes, et à la nuit, après avoir laissé seulement quelques tirailleurs sur la brèche, il ordonne à la garnison de se mettre en marche, et sort en silence de Haguenau. Le succès couronna cette audacieuse résolution, et Peri arriva à Saverne sans avoir éprouvé la moindre perte. Deux belles défenses, dans les temps modernes, sont celles du général Masséna à Gènes, et de Palafox à Saragosse. Le premier sort avec armes et bagages et tous les honneurs de la guerre, après avoir refusé toutes les sommations et s'être défendu jusqu'à ce que la famine le force à capituler; le second ne se rend qu'après avoir enseveli sa garnison sous les décombres de la ville, qu'il défend de maison en maison jusqu'au moment où la faim et la mort lui font une absolue nécessité de se rendre. Ce siége, aussi honorable pour les Français que pour les Espagnols, est un des plus

mémorables de l'histoire de la guerre. Palafox a dévoilé, pendant ce siége, tout ce qu'on peut attendre de l'opiniâtreté et du courage pour prolonger la défense d'une place forte. La vraie force est dans la volonté : aussi je crois que, dans le choix d'un gouverneur, on doit moins avoir égard à ses talents qu'à son caractère; car ses qualités les plus essentielles doivent être le courage, la persévérance et le dévouement; il doit surtout posséder le talent d'exalter non-seulement la garnison, mais encore la population entière de la place; à défaut de quoi, quel que soit l'art avec lequel on aura multiplié les ouvrages défensifs, la garnison sera réduite à capituler, après avoir essuyé le premier ou, tout au plus, lesecond assaut.

§ XLVI.

Page 28. Les clefs d'une place de guerre valent bien la liberté de sa garnison, lorsqu'elle est résolue de n'en sortir que libre; ainsi, il est toujours plus avantageux d'accorder une capitulation honorable à une

garnison qui a montré une vigoureuse résistance, que de courir les chances d'un assaut.

Le maréchal de Villars a dit que le gouverneur d'une place de guerre ne doit jamais donner pour excuse de sa capitulation, qu'il veut conserver les troupes du roi. Toute garnison qui marquera de la fermeté, ne sera pas prisonnière de guerre; car il n'y a point de général qui, assuré d'emporter une place d'assaut, n'aime mieux donner capitulation, que de hasarder de perdre mille hommes pour forcer des gens obstinés.

§ XLVII.

Page 29. L'infanterie, la cavalerie et l'artillerie ne peuvent pas se passer l'une de l'autre; aussi doivent-elles être cantonnées de manière à pouvoir toujours s'assister en cas de surprise.

Un général, a dit Frédéric, doit mettre toute son attention pour assurer la tranquillité de ses cantonnements, afin que le soldat,

libre de toute inquiétude, puisse se reposer de ses fatigues. Pour remplir ce but, on doit observer que les troupes puissent rapidement se former sur un terrain reconnu d'avance; que les généraux soient avec leurs divisions ou leurs brigades, et que le service se fasse partout avec exactitude.

Le maréchal de Saxe est d'avis qu'on ne doit pas se hâter de sortir de ses cantonnements; mais qu'il faut attendre que l'ennemi se soit ruiné par des marches, afin de tomber sur lui avec des troupes fraîches, lorsque les siennes sont déja fatiguées. Je crois cependant qu'il serait dangereux de regarder son avis comme une maxime; car il est beaucoup de circonstances où tout l'avantage est dans l'initiative, surtout quand l'ennemi ayant été forcé d'étendre ses cantonnements à cause de la rareté des subsistances, on peut l'attaquer avant qu'il ait eu le temps de concentrer ses forces.

§ XLVIII.

Page 29. L'infanterie ne doit se ranger en ligne que sur deux rangs, parce que le fusil ne permet de tirer que sur cet ordre, et qu'il est reconnu que le feu du troisième rang est très-imparfait, et même qu'il est nuisible à celui des deux premiers.

Il me semble que si les circonstances exigent qu'une ligne d'infanterie se forme en carré, l'ordre sur deux rangs sera bien mince pour résister au choc de la cavalerie; quelque inutile que paraisse le troisième rang pour les feux de file, il est cependant nécessaire pour remplacer les hommes qui tomberont au premier et au second rang; autrement on sera obligé de serrer les files, et de laisser alors des intervalles entre les pelotons dont la cavalerie ne manquera pas de profiter. Il me semble encore que, lorsque l'infanterie sera placée sur deux rangs, les colonnes se trouveront bien allongées lorsqu'on sera en marche par le flanc. Derrière les retranche-

ments, si on trouve plus avantageux de placer l'infanterie sur deux rangs, il faut placer le troisième en réserve; pour l'utiliser, on l'enverra remplacer le premier rang, quand celui-ci sera fatigué et qu'on commencera à remarquer que le feu manque de vivacité. Je ne me permets, au reste, de faire ces observations que parce que j'ai lu dans une excellente brochure ayant pour titre *de l'Infanterie*, qu'on propose l'ordre sur deux rangs comme le meilleur : l'auteur le prouve, il est vrai, par une infinité de raisons excellentes, mais insuffisantes pour répondre à toutes les objections qu'on pourrait lui opposer.

§ LXIX.

Page 30. La méthode de mêler des pelotons d'infanterie avec la cavalerie est vicieuse; elle n'a que des inconvénients. La cavalerie cesse d'être mobile; elle est gênée dans tous ses mouvements, elle perd son impulsion.....

C'est aussi l'avis du maréchal de Saxe : la faiblesse de cet ordre, dit-il, suffit seule pour

intimider ces pelotons d'infanterie, parce qu'ils sentent qu'ils sont perdus si la cavalerie est battue; la cavalerie qui s'est flattée du secours de l'infanterie, ne la voyant plus dès qu'elle aura fait un mouvement un peu brusque, restera déconcertée. Le maréchal de Turenne et les généraux de son temps ont quelquefois employé cet ordre; mais il me semble que cela ne suffisait pas pour engager un auteur moderne à le présenter comme avantageux dans ses *Considérations sur l'art de la guerre*. Depuis long-temps cet ordre n'est plus en usage; et depuis la création de l'artillerie légère, il me paraît qu'il est devenu ridicule de le proposer.

§ L.

Page 30. Les charges de cavalerie sont également bonnes au commencement, au milieu, ou à la fin d'une bataille; elles doivent être exécutées toutes les fois qu'elles peuvent se faire sur les flancs de l'infanterie, surtout lorsque celle-ci est engagée de front.

L'archiduc Charles, en parlant de la cava-

lerie, recommande de la porter en masse sur le point décisif, lorsque le moment de l'utiliser est arrivé, c'est-à-dire lorsqu'elle peut attaquer avec certitude du succès. La vivacité de son allure permettant à la cavalerie d'opérer sur toute la ligne dans une même journée, le général qui la commande doit, autant que possible, la réunir en grandes masses et éviter d'en faire de trop nombreux détachements. Quand la nature du terrain permet d'employer la cavalerie sur tous les points de la ligne, il est alors avantageux de la former en colonne derrière l'infanterie, dans une position où elle puisse facilement se porter partout où le cas l'exigera. Si la cavalerie doit couvrir une position, elle doit être placée assez en arrière pour atteindre en carrière les troupes qui viendraient attaquer cette position. Si elle est destinée à couvrir le flanc de l'infanterie, elle doit aussi, par le même motif, être placée en arrière. L'effet de la cavalerie étant purement offensif, il est de règle de la former à une distance suffisante du point

où elle doit s'engager, pour qu'elle puisse prendre carrière et y arriver avec la plus grande impulsion possible. Relativement à la réserve de cavalerie, elle ne doit être employée qu'à la fin d'une bataille, soit pour opérer un succès décisif, soit pour protéger un mouvement de retraite. Napoléon observe qu'à la bataille de Waterloo, la cavalerie de la garde qui formait sa réserve, fut engagée contre ses ordres; il se plaint d'avoir été privé, dès cinq heures, de cette réserve de cavalerie, qui, bien employée, lui avait si souvent assuré la victoire!

§ LI.

Page 81. C'est à la cavalerie à poursuivre la victoire, et à empêcher l'ennemi battu de se rallier.

Vainqueur ou vaincu, il est du plus grand avantage d'avoir des escadrons de cavalerie en réserve, soit pour profiter de la victoire, soit pour assurer la retraite; car on a souvent vu des batailles décisives devenir de peu

d'importance pour le vainqueur, parce qu'il manquait de cavalerie pour poursuivre ses succès, et enlever à son adversaire la possibilité de se rallier. Lorsqu'on poursuit une armée en retraite, c'est surtout sur ses flancs qu'on doit porter les masses de cavalerie, si elles se trouvent suffisantes pour couper sa ligne de retraite.

§ LII.

Page 31. L'artillerie est plus nécessaire à la cavalerie qu'à l'infanterie, puisque la cavalerie ne rend pas de feux, et ne peut se battre qu'à l'arme blanche.....

L'artillerie légère est une création de Frédéric; l'Autriche ne tarda pas à l'introduire dans ses armées, mais d'une manière imparfaite. Ce n'est qu'en 1792 que cette arme fut adoptée en France, où elle fut rapidement portée au point de perfection où elle se trouve maintenant. Les services que cette arme a rendus pendant les guerres de la révolution

sont immenses; et l'on peut dire en quelque sorte qu'elle a changé la tactique, puisque par sa mobilité elle permet de se porter rapidement sur tous les points où l'artillerie peut avoir un succès décisif.

Napoléon a dit, dans ses Mémoires, qu'une batterie qui prolonge, domine et bat l'ennemi en écharpe, peut décider la victoire; ainsi, outre que l'artillerie légère est nécessaire pour assurer les flancs de la cavalerie et préparer le succès d'une charge par l'effet de la mitraille, ces deux armes doivent encore être ensemble pour se porter rapidement sur les points où il est avantageux d'établir des batteries. La cavalerie, dans ce cas, masque la marche de l'artillerie; elle en protége l'établissement, et la couvre des attaques de l'ennemi.

§ LIII.

Page 31. En marche ou en position, la plus grande partie de l'artillerie doit être avec les divi-

sions d'infanterie et de cavalerie ; le reste doit être placé en réserve....

Plus l'infanterie est bonne, plus il est important de l'appuyer par des batteries, afin de la ménager : il est nécessaire aussi que l'artillerie attachée aux divisions marche en avant, parce que cela influe sur le moral du soldat, qui attaque avec plus d'assurance lorsqu'il est sûr que les flancs de la colonne sont couverts par l'artillerie. La réserve d'artillerie doit être employée dans un moment décisif et en grande masse, parce qu'alors il est difficile que l'ennemi ose rien entreprendre contre elle ; car il n'y a presque pas d'exemple qu'une batterie de soixante pièces de canon ait été emportée par une charge d'infanterie ou de cavalerie, à moins qu'elle ne fût nullement appuyée et dans le cas d'être facilement tournée.

§ LIV.

Page 32. Les batteries doivent être placées dans les positions les plus avantageuses, et le plus en

avant possible des lignes de l'infanterie et de la cavalerie, sans cependant qu'elles puissent se trouver compromises.

La batterie de dix-huit pièces de canon, qui couvrait le centre de l'armée russe à la bataille de la Moskowa (Borodino), peut être citée comme un exemple. Son emplacement sur un mamelon arrondi qui commandait dans tous les sens, lui donnait une force telle, qu'elle suffit pendant long-temps pour rendre indécise l'attaque vigoureuse que les Français firent par leur droite. Deux fois enfoncée, la gauche de l'armée russe pivotait sur cette batterie et reprit deux fois sa première position. Attaquée à plusieurs reprises avec une rare intrépidité, cette batterie fut enfin emportée par les Français, mais après y avoir perdu des corps d'élite et les généraux Montbrun et Caulaincourt; sa prise décida du mouvement rétrograde de la gauche de l'armée russe. On peut encore citer, dans la campagne de 1809, l'effet terrible que produisirent les cent pièces de canon de la garde

que le général Lauriston dirigea à la bataille de Wagram, contre la droite de l'armée autrichienne.

§ LV.

Page 32. Un général doit éviter de mettre son armée en quartiers de rafraîchissement, quand il a la facilité de réunir des magasins de vivres et de fourrages, et de fournir ainsi aux besoins du soldat.

Un grand avantage qui résulte lorsqu'on tient l'armée dans un camp, c'est qu'il est bien plus facile d'en diriger l'esprit et d'y maintenir la discipline. Le soldat cantonné se livre avec joie au repos; il finit par s'y plaire et craint de rentrer en campagne : le contraire a lieu dans un camp, où l'ennui et une discipline plus sévère lui font désirer de voir bientôt la campagne s'ouvrir, afin d'interrompre l'uniformité du service par les chances variées que présente la guerre. Une armée campée est d'ailleurs bien plus à l'abri d'une surprise que dans des cantonnements, dont le défaut

est presque toujours d'occuper un espace de terrain trop étendu.

Dans le cas où on sera forcé de prendre des cantonnements, le marquis de Feuquières recommande de choisir un camp sur le front de la ligne, et d'y rassembler souvent les troupes, soit à l'improviste pour vérifier si le service se fait avec vigilance, soit dans le seul but de réunir les différents corps.

§ LVI.

Page 33. Un bon général, de bons cadres, une bonne organisation, une bonne instruction, une discipline sévère, font de bonnes troupes, indépendamment de la cause pour laquelle elles se battent.....

Ceci me semble plus applicable aux soldats qu'aux officiers; car la guerre n'étant pas une chose naturelle à l'homme, il faut que ceux qui en raisonnent les causes y soient conduits par une passion quelconque. Il faut un grand enthousiasme et un grand dévouement pour le chef qui la commande, pour qu'une ar-

mée fasse de grandes chose dans une guerre où elle ne met aucun intérêt : ceci est assez prouvé par la móllesse avec laquelle agissent ordinairement les troupes auxiliaires, lorsqu'elles ne sont pas elles-mêmes entraînées par leur chef.

§ LVII.

Page 33. Quand une nation n'a pas de cadres et un principe d'organisation militaire, il lui est bien difficile d'organiser une armée.

C'est une vérité incontestable, surtout une armée destinée à combattre d'après le système des guerres modernes, où le succès repose principalement sur l'ordre, la précision et la rapidité des manœuvres.

§ LVIII.

Page 33. La première qualité du soldat est la constance à supporter la fatigue et les privations ; la valeur n'est que la seconde. La pauvreté, les privations et la misère sont l'école du bon soldat.

La valeur appartient aussi bien au jeune

soldat qu'au vétéran, mais elle est plus momentanée : c'est par l'habitude du service, c'est après plusieurs campagnes que le soldat acquiert le courage moral qui fait supporter sans se plaindre la fatigue et les privations de la guerre ; l'expérience lui apprend alors à suppléer à ce qui lui manque ; il se contente de ce qu'il peut se procurer, parce qu'il sait que le succès ne s'obtient que par une persévérance soutenue. Napoléon pouvait dire avec raison que la misère est l'école du bon soldat, puisque rien ne peut être comparé au dénûment de l'armée des Alpes lorsqu'il en prit le commandement, comme aussi rien n'est à comparer aux brillants succès qu'il obtint avec cette même armée dans sa première campagne d'Italie. Les troupes qui vainquirent à Montenotte, Lodi, Castiglione, Bassano, Arcole et Rivoli, quelques mois auparavant voyaient des bataillons entiers, couverts de lambeaux, déserter parce qu'ils manquaient de vivres.

§ LIX.

Page 35. Il est cinq choses qu'il ne faut jamais séparer du soldat : son fusil, ses cartouches, son sac, ses vivres pour au moins quatre jours, et son outil de pionnier.....

Il est heureux que Napoléon ait reconnu l'avantage de donner un outil de pionnier aux soldats; car son autorité servira peut-être à combattre le ridicule qu'on a cherché de jeter sur ceux qui l'ont proposé. Une hache ne gênera sûrement pas plus le soldat d'infanterie, que le sabre qu'il porte inutilement à son côté, et lui sera bien plus utile. Celles qu'on distribue par compagnie, et qu'en campagne on fait porter par des hommes de corvée, ne tardent pas à se perdre; aussi, lorsqu'il faut camper, est-il souvent fort difficile de faire du bois et de baraquer, par manque d'instruments nécessaires. En donnant, au contraire, la hache comme faisant partie de l'armement du soldat, il sera toujours obligé de l'avoir

avec lui; et, soit qu'il veuille se retrancher dans un village ou établir des baraques dans un camp, un chef de corps ne tardera pas à s'apercevoir des avantages que procurerait cette innovation. Une fois la hache adoptée, peut-être sentira-t-on aussi la nécessité de donner des pioches et des pelles à quelques compagnies, et surtout l'avantage de se retrancher plus souvent.

C'est particulièrement dans les retraites qu'il est important de se retrancher, lorsqu'on est parvenu à atteindre une bonne position; car un camp retranché non-seulement facilite à une armée poursuivie les moyens de se rallier, mais encore s'il est tellement fortifié qu'il puisse paraître douteux à l'ennemi de l'attaquer avec succès, cela ne manquera pas de rétablir le moral des troupes en retraite et de donner au général en chef des ressources pour reprendre l'offensive, en profitant des premières dispositions vicieuses qu'il verra prendre à son adversaire. On sait que dans la campagne de 1761, Frédéric, cerné par les

deux armées russe et autrichienne, dont les forces réunies étaient quadruples des siennes, sauva cependant son armée en se retranchant au camp de Buntzelvitz.

§ LX.

Page 34. Il faut encourager, par tous les moyens possibles, les soldats à rester sous les drapeaux; ce qu'on obtiendra facilement, en témoignant une grande estime aux vieux soldats.....

Quelques écrivains modernes ont proposé, au contraire, d'abréger la durée du service, afin de faire passer successivement toute la jeunesse sous les drapeaux; ils prétendent par ce moyen obtenir des levées en masse toutes exercées, et capables de repousser avec succès une guerre d'invasion. Quelque brillant que paraisse au premier abord un pareil système de forces militaires, je crois cependant qu'il est très-facile de le combattre : premièrement le soldat, fatigué du service minutieux de garnison et du joug de la discipline, n'aura pas grande envie de recommencer aussitôt

qu'il aura reçu son congé; d'autant plus qu'ayant servi le temps prescrit, il croira avoir rempli les devoirs que tout citoyen doit à sa patrie; rentré dans ses foyers, il se marie, prend un état, perd rapidement l'esprit militaire, et devient bientôt inhabile pour la guerre. Au contraire, le soldat qui sert longtemps, s'attache à son régiment comme à une nouvelle famille; il oublie le joug de la discipline, s'habitue aux privations que lui impose son état, et finit par trouver son existence agréable. Il est peu d'officiers qui aient fait la guerre, qui ne connaissent la différence qu'il y a entre les vieux ou les jeunes soldats, soit pour supporter la fatigue d'une longue campagne, soit pour attaquer avec le sang-froid qui distingue le vrai courage, ou se rallier quand on a été repoussé en désordre.

Montecuculli a dit : qu'il faut du temps pour discipliner une armée, encore plus pour l'aguerrir, et beaucoup plus pour faire de vieilles troupes. Aussi il recommande de faire grand cas des vieux guerriers, qu'il faut,

dit-il, conserver avec soin et en avoir toujours un bon nombre sur pied. Il me semble donc qu'il n'est pas même suffisant d'augmenter la paie du soldat en raison des années de service, mais qu'il faudrait en outre lui donner une marque de distinction qui lui assurerait des priviléges susceptibles de l'encourager à vieillir sous les drapeaux, et surtout à y vieillir avec honneur.

§ LXI.

Page 34. Ce ne sont pas les harangues au moment du feu qui rendent les soldats braves : les vieux vétérans les écoutent à peine, et les recrues les oublient au premier coup de canon.....

La pensée du général en chef exprimée d'une manière énergique est cependant d'une grande influence sur le moral du soldat. En 1703, à l'attaque de Hornbec, le maréchal de Villars, voyant que les troupes avançaient mollement, s'élance lui-même à leur tête. *Eh quoi !* leur dit-il, *faudra-t-il donc que moi, maréchal de France, je monte le pre-*

mier à l'escalade, si je veux qu'on attaque ? Ce peu de mots réveilla leur courage ; officiers et soldats s'élancèrent à l'envi sur les remparts, et la ville fut prise d'assaut sans perte.

C'est assez reculer pour aujourd'hui, vous savez que je couche toujours sur le champ de bataille ! disait Napoléon en parcourant les rangs, au moment où il voulut reprendre l'offensive à la bataille de Marengo. Ce peu de mots suffirent pour ranimer l'ardeur du soldat, et lui faire oublier la fatigue d'une journée, où presque toutes les troupes avaient déja combattu.

§ LXII.

Page 35. Les tentes ne sont point saines ; il vaut mieux que le soldat bivouaque, parce qu'il dort les pieds au feu, dont le voisinage sèche promptement le terrain sur lequel il se couche ; quelques planches ou un peu de paille l'abritent du vent.....

L'avantage reconnu de bivouaquer est un motif de plus pour ajouter un outil de pionnier à l'armement du soldat ; parce que, au moyen de la hache et de la pelle, il pourra

plus facilement se baraquer. J'ai vu des baraques faites avec des branches d'arbre, recouvertes en gazons, où l'on était parfaitement à l'abri de la pluie et du froid, même dans la plus mauvaise saison.

§ LXIII.

Page 36. Les renseignements que l'on obtient des prisonniers doivent être appréciés à leur juste valeur; un soldat ne voit guère au-delà de sa compagnie, et l'officier peut tout au plus rendre compte de la position ou des mouvements de la division à laquelle appartient son régiment.....

Montecuculli observe avec sagacité que les prisonniers doivent être interrogés séparément, afin de reconnaître par la coïncidence de leurs réponses s'ils ne cherchent pas à tromper par de faux rapports. En général, les renseignements qu'on obtient des officiers prisonniers, doivent surtout être dirigés à faire connaître les ressources de l'ennemi, et quelquefois des détails sur les localités. Frédéric recommande de menacer les pri-

sonniers d'être passés par les armes, si l'on s'aperçoit qu'ils ont l'intention de faire de faux rapports.

§ LXIV.

Page 37. Rien n'est plus important à la guerre que l'unité dans le commandement; aussi, quand on ne fait la guerre que contre une seule puissance, il ne faut avoir qu'une seule armée, n'agissant que sur une seule ligne, et conduite par un seul chef.

Les succès, dit l'archiduc Charles, ne s'obtiennent que par des efforts simultanés vers un même point, des résolutions énergiques et une grande promptitude d'exécution. Il est rare que plusieurs hommes, qui veulent cependant arriver au même but, se trouvent parfaitement d'accord sur les moyens à prendre pour y parvenir; et si la volonté d'un seul ne l'emporte, ils manqueront d'ensemble dans l'exécution de leurs opérations, et n'atteindront pas le but proposé. Il est inutile d'appuyer cette maxime par des exemples, qui ne se trouvent que trop fréquem-

ment dans l'histoire : Eugène et Marlborough même n'auraient peut-être pas été si heureux dans les campagnes qu'ils ont dirigées de concert, si l'intrigue et la divergence d'opinion n'avaient pas constamment désorganisé les armées qui leur étaient opposées.

§ LXV.

Page 37. A force de disserter, de faire de l'esprit, de tenir des conseils, il arrivera ce qui est arrivé dans tous les siècles, en suivant une pareille marche ; c'est qu'on finit par prendre le plus mauvais parti, qui presque toujours, à la guerre, est le plus pusillanime, ou, si l'on veut, le plus prudent.

Le prince Eugène disait que les conseils de guerre ne sont bons que lorsqu'on veut une excuse pour ne rien entreprendre. C'est aussi l'avis de Villars. Un général en chef doit donc éviter d'assembler un conseil dans les occasions périlleuses, mais se borner à consulter séparément ses officiers généraux les plus expérimentés, afin de s'éclairer de leurs conseils, et se décider ensuite d'après ses propres vues. Par ce moyen il devient,

il est vrai, responsable du parti qu'il va prendre; mais il a l'avantage d'agir d'après sa propre conviction, et d'être sûr que le secret de ses opérations ne sera pas divulgué, comme cela arrive ordinairement lorsqu'elles sont discutées dans un conseil de guerre.

§ LXVI.

Page 37. A la guerre, le chef seul comprend l'importance de certaines choses; et il peut seul, par sa volonté et par ses lumières supérieures, vaincre et surmonter toutes les difficultés.

L'homme qui obéit, quel que soit le commandement qui lui est confié, sera toujours à couvert de ses fautes, s'il a exécuté les ordres qui lui ont été donnés. Il n'en est pas de même du général en chef, sur qui reposent le salut de l'armée et le succès de la campagne; occupé sans relâche à observer, méditer et prévoir, il est concevable qu'il doit acquérir une solidité de jugement qui lui fera toujours apercevoir l'état des choses sous un point de vue plus vaste et plus vrai que ses

généraux subalternes. Le maréchal de Villars, dans toutes ses campagnes, a presque toujours agi contre l'avis de ses généraux, et il a presque toujours été heureux : tant il est vrai qu'un général qui se sent la force de commander une armée, doit suivre ses propres inspirations, s'il veut obtenir des succès.

§ LXVII.

Page 38. Autoriser les généraux et les officiers à poser les armes, en vertu d'une capitulation particulière, dans toute autre position que celle où ils forment la garnison d'une place de guerre, offre des dangers incontestables. C'est détruire l'esprit militaire d'une nation, que d'ouvrir cette porte aux lâches, aux hommes timides, ou même aux braves égarés....

Dans la campagne de 1759, Frédéric détacha le général Fink avec dix-huit mille hommes sur Maxen, afin de couper les défilés de la Bohême à l'armée autrichienne; cerné par des forces doubles, après un combat assez vif, le général Fink capitula, et quatorze mille hommes posèrent les armes. Cette défection est d'autant plus honteuse, que le

général Vunch, qui commandait la cavalerie, ayant réussi à se faire jour, tout le blâme de cette capitulation retomba sur le général Fink, qui fut depuis traduit devant un conseil de guerre, cassé de ses dignités militaires, et condamné à deux ans de prison. Dans la campagne d'Italie, en 1796, le général autrichien Provera capitula avec deux mille hommes au château de Cossaria; plus tard, à la bataille de la Favorite, ce même général capitula avec un corps de plus de six mille hommes. On n'ose presque pas citer la honteuse défection du général Mack à la capitulation d'Ulm, campagne de 1805, où trente mille Autrichiens mirent bas les armes; tandis qu'on a vu, pendant les guerres de la révolution, tant de généraux se faire jour par une détermination vigoureuse, avec quelques bataillons seulement.

§ LXVIII.

Page 39. Aucun souverain, aucun peuple, aucun général ne peut avoir de garanties, s'il tolère que les officiers capitulent en plaine, et posent les armes en

Digitized by Google

vertu d'un contrat favorable aux individus du corps qui le contracte, mais contraire aux intérêts du reste de l'armée.....

Les soldats, ignorant presque toujours les desseins de leur chef, ne peuvent pas être responsables de sa conduite; s'il ordonne de poser les armes, ils doivent le faire, à moins de manquer aux lois de la discipline, plus nécessaires à une armée que quelques milliers d'hommes. Il me paraît donc qu'en pareil cas les chefs seuls doivent être responsables, et subir la peine due à leur lâcheté; car il n'y a pas d'exemples que les soldats n'aient fait leur devoir dans une situation désespérée, lorsqu'ils étaient conduits par des officiers courageux et résolus.

§ LXIX.

Page 39. Il n'est qu'une manière honorable d'être fait prisonnier de guerre, c'est d'être pris isolément, et lorsqu'on ne peut plus se servir de ses armes: alors il n'y a pas de conditions, car il ne saurait y en avoir avec l'honneur; mais on est forcé de se rendre prisonnier par une nécessité absolue.

On a toujours le temps de se rendre pri-

sonnier, aussi ne doit-on le faire qu'à la dernière extrémité. Je me permettrai de citer ici un exemple d'une rare opiniâtreté à se défendre, qui m'a été attesté par des témoins oculaires. Le capitaine de grenadiers Dubreuil, du 37e régiment de ligne, ayant été envoyé en détachement avec sa compagnie, fut arrêté dans sa marche par un gros parti de Cosaques, qui l'entourèrent de tout côté. Ce capitaine forme aussitôt sa petite troupe en carré, et cherche à gagner la lisière d'un bois qui se trouvait à quelques portées de fusil de l'endroit où ils avaient été attaqués, et ils arrivèrent à portée du bois avec peu de perte; mais aussitôt que les grenadiers virent qu'ils pouvaient y trouver un refuge presque assuré, ils se débandèrent et se sauvèrent dans le bois; laissant leur capitaine et quelques braves qui n'avaient pas voulu le quitter, à la merci de la cavalerie. Ralliés dans l'épaisseur du bois, les grenadiers, honteux d'avoir abandonné leur capitaine, prennent la courageuse résolution d'aller l'arracher à l'ennemi s'il est prisonnier, ou au moins d'en-

lever son cadavre s'il a succombé. Après s'être formés sur la lisière du bois, les grenadiers s'ouvrent un passage à la baïonnette au travers de la cavalerie, et pénètrent jusqu'à leur capitaine, qui, malgré dix-sept blessures, se défendait encore; ils l'entourent aussitôt et regagnent le bois sans éprouver beaucoup de perte. De tels exemples ne sont pas rares dans les guerres de la révolution; il serait à désirer qu'ils fussent recueillis par des hommes contemporains, pour apprendre aux militaires tout ce qu'on peut obtenir à la guerre par une volonté et une résolution énergiques.

§ LXX.

Page 40. La conduite d'un général, dans un pays conquis, est environnée d'écueils : s'il est dur, il irrite et accroît le nombre de ses ennemis; s'il est doux, il donne des espérances, qui font ressortir davantage les abus et les vexations inévitablement attachés à l'art de la guerre. . . . .

Chez les Romains, les généraux ne parvenaient au commandement des armées qu'après avoir exercé les différentes places de la magistrature; ainsi, par leurs connaissances

administratives, leurs généraux se trouvaient à même de gouverner les provinces conquises avec la prévoyance que nécessite un pouvoir nouveau, soutenu par une force arbitraire. Aujourd'hui, d'après les institutions militaires modernes, les généraux, instruits seulement dans ce qui concerne les opérations de stratégie et de tactique, sont obligés de confier la partie administrative de la guerre à des employés, qui, ne faisant pas précisément partie de l'armée, rendent plus apparents encore les abus et les vexations qui sont une suite presque inévitable de la guerre. Cette observation que je ne fais que renouveler, me semble cependant digne d'une attention particulière : car si l'on employait pour la diplomatie les loisirs que la paix donne aux officiers supérieurs; si on les employait aux différentes légations que les souverains envoient dans les cours étrangères, ils apprendraient à connaître les lois et l'esprit des gouvernements où ils devraient porter un jour le théâtre de la guerre; ils ap-

prendraient aussi à distinguer les intérêts sur lesquels doivent reposer les traités qui peuvent terminer avantageusement une campagne. A l'aide de ces connaissances, un général en chef obtiendrait des succès bien plus sûrs et plus positifs, puisque tous les ressorts de la guerre se trouveraient entre ses mains. On a vu le prince Eugène et le maréchal de Villars remplir avec une égale habileté la charge de général en chef et celle de négociateur.

Lorsque l'armée qui occupe une province conquise observe bien la discipline, il n'est presque pas d'exemples que le peuple de ces provinces se soulève; à moins que cette sédition ne soit provoquée par les exactions des employés aux administrations des armées, ce qui n'arrive que trop souvent. C'est donc principalement sur cette partie que le général en chef doit porter son attention, afin d'exiger que la levée des contributions imposées pour les besoins de l'armée soit répartie avec justice, et surtout qu'elle soit employée à sa

vraie destination, au lieu de servir à enrichir les employés, comme cela se pratique ordinairement.

§ LXXI.

Page 40. Rien ne peut excuser un général de profiter des lumières acquises au service de sa patrie, pour la combattre et en livrer les boulevards aux nations étrangères; ce crime est réprouvé par les principes de la religion, de la morale et de l'honneur.

Les ambitieux, qui obéissant à leurs passions, arment les citoyens les uns contre les autres, sous le voile trompeur de l'intérêt général, me semblent encore plus coupables; car, quel que soit l'arbitraire d'un gouvernement, ses institutions consolidées par le temps sont toujours préférables à la guerre civile, et aux lois anarchiques qu'elle est obligée de créer pour justifier les crimes qui en sont une suite naturelle. Être fidèle à son souverain, et respecter le gouvernement établi, telles sont les qualités qui doivent spécialement distinguer l'homme de guerre.

§ LXXII.

Page 41. Un général en chef n'est pas à couvert de ses fautes à la guerre, par un ordre de son souverain ou du ministre, quand celui qui le donne est éloigné du champ d'opération, et qu'il connaît mal ou ne connaît pas du tout le dernier état des choses....

Dans la campagne de 1697, le prince Eugène fit retenir le courrier qui lui apportait des ordres de l'empereur pour lui défendre de hasarder une bataille : il avait tout prévu, au contraire, pour la rendre décisive; il crut faire son devoir en éludant les ordres de l'empereur; et la victoire de Zanta, où les Turcs perdirent environ trente mille hommes et quatre mille prisonniers, fut le succès qui couronna son audace. Cependant, malgré les avantages immenses que cette victoire procura à l'armée impériale, le prince Eugène fut disgracié en arrivant à Vienne. En 1793, le général Hoche ayant reçu ordre de marcher sur Trèves, avec une armée harassée par des marches multipliées au milieu d'un pays montagneux et difficile, refusa d'obéir; il observait

avec raison, que pour gagner une place insignifiante, on l'exposait à perdre son armée. Il fit rentrer ses troupes en quartier d'hiver, et préféra le salut de son armée, de laquelle dépendait le succès de la campagne suivante, à sa propre conservation; car, appelé à Paris, il y fut jeté dans un cachot, d'où il ne sortit qu'après la chûte de Robespierre. Je n'oserai pas décider si de tels exemples sont à suivre; il serait à desirer que cette question, qui me paraît neuve et d'une haute importance, fût discutée par des hommes capables de l'éclaircir.

§ LXXIII.

Page 42. La première qualité d'un général en chef, est d'avoir une tête froide, qui reçoive une impression juste des objets; il ne doit pas se laisser éblouir par les bonnes ou mauvaises nouvelles; les sensations qu'il reçoit successivement ou simultanément, dans le cours d'une journée, doivent se classer dans sa mémoire, de manière à n'occuper que la place qu'elles méritent d'occuper.....

La première qualité d'un général en chef,

dit Montecuculli, est une grande connaissance de la guerre : elle est acquise par l'expérience, et non pas infuse; car on ne naît pas capitaine, on le devient. Ne point se troubler, avoir toujours l'esprit libre, ne rien confondre dans le commandement, ne laisser jamais paraître d'altération sur son visage, donner ses ordres au milieu d'une bataille avec autant de tranquillité que s'il était en plein repos, sont des preuves de la valeur d'un général. Encourager les timides, grossir le petit nombre des braves, ranimer le combat languissant, rallier les troupes rompues, ramener à la charge celles qui ont été repoussées, rétablir l'avantage des armes dans une situation désespérées, se perdre enfin, s'il le faut, pour sauver l'État, sont des actions qui honorent éminemment l'homme de guerre.

Aux qualités ci-dessus énoncées, on peut ajouter le talent de distinguer les hommes et de les employer chacun dans le poste où il est appelé par son caractère. « Ma grande attention, disait le maréchal de Villars, était

de bien connaître mes officiers généraux subalternes; tel, par un esprit audacieux, est propre à conduire une tête de colonne qui doit attaquer; tel autre, par un génie porté naturellement aux précautions, sans d'ailleurs manquer de courage, répondra plus facilement de la défense d'un pays. Ce n'est qu'en appliquant à propos ces différentes qualités personnelles, que l'on peut se procurer et presque s'assurer de grands succès.

§ LXXIV.

Page 34. Bien connaître la carte, entendre la partie des reconnaissances, soigner l'expédition des ordres, présenter avec simplicité les mouvements les plus compliqués d'une armée, voilà ce qui doit distinguer l'officier appelé au service de chef d'état-major.

Autrefois les attributions de chef d'état major se bornaient à la préparation de tout ce qui avait rapport à l'exécution des plans de campagne, et des opérations résolues par le général en chef; dans une bataille, ils étaient seulement employés à la transmission des ordres de mouvement, dont ils devaient surveiller l'exécution. Mais dans les dernières

guerres, les officiers d'état-major ont souvent été chargés de commander une colonne d'attaque ou de gros détachements, lorsque le général en chef craignait de compromettre le secret par une transmission d'ordres et d'instructions. Il est résulté de grands avantages de cette innovation long-temps repoussée; puisque par ce moyen on met les officiers à même de perfectionner la théorie par la pratique, et qu'en outre ils acquièrent l'estime du soldat et de l'officier subalterne des troupes de ligne, qui sont faciles à juger défavorablement des officiers supérieurs qu'ils n'ont jamais vus au rang des combattants. Les généraux qui ont été employés avec succès dans le poste difficile de chef d'état-major, pendant les guerres de la révolution, s'étaient déja presque tous fait connaître dans le service des différentes armes.

Le maréchal Berthier, qui a rempli d'une manière si brillante la place de chef d'état-major de Napoléon, possédait les qualités les plus essentielles à un général : une valeur calme et brillante, un excellent jugement et

une longue expérience. Il porta les armes pendant un demi-siècle, fit la guerre dans les quatre parties du monde, ouvrit et termina trente-deux campagnes. Dans son enfance, il acquit, sous les yeux de son père, ancien ingénieur-géographe, le talent de lever les plans et de les dessiner avec goût, ainsi que les connaissances préliminaires pour devenir officier d'état-major. Admis par M. le prince de Lambesc dans son régiment de dragons, il y acquit l'avantage si essentiel pour un homme de guerre, de manier avec adresse son cheval et ses armes; attaché ensuite à l'état-major du comte de Rochambeau, il fit sa première campagne en Amérique, où il commença à se faire distinguer par son activité, sa valeur et ses talents. Devenu officier supérieur, dans le corps de l'état-major-général formé par le maréchal de Ségur, il visita les camps du roi de Prusse, et remplit en 1789 les fonctions de chef d'état-major sous le baron de Bezenval. Pendant dix-neuf années remplies par seize campagnes, l'histoire de la vie du maréchal Berthier n'est autre que celle des

guerres de Napoléon, dont il dirigea tous les détails d'exécution, soit dans le cabinet, soit sur le terrain. Étranger aux intrigues politiques, il travaillait avec une activité infatigable, saisissait avec promptitude et sagacité les vues générales, et donnait ensuite tous les ordres d'exécution avec prévoyance, clarté et concision. Discret, impénétrable, modeste, il était exact, juste et sévère pour tout ce qui touchait au service; mais il donnait toujours lui-même l'exemple du zèle et de la vigilance, et savait maintenir la discipline et faire respecter l'autorité qui lui était confiée, à tous ses subordonnés, quels que fussent leur rang et leur grade.

§ LXXV.

Page 43. Il est du devoir d'un général d'artillerie de connaître l'ensemble des opérations de l'armée, puisqu'il est obligé de fournir d'armes et de munitions les différentes divisions dont elle se compose.....

Après avoir reconnu l'avantage de charger un corps militaire de l'approvisionnement des armes et munitions de guerre d'une armée,

il me semble qu'on aurait déja dû sentir l'importance de confier aussi l'approvisionnement des vivres et fourrages à un corps tout-à-fait militaire, et non pas à une administration séparée, comme cela s'est pratiqué jusqu'à ce jour. Les administrations civiles attachées aux armées, presque toujours formées au moment où l'on commence la guerre, sont composées d'employés étrangers aux lois de la discipline, qu'ils n'observent point; ils sont peu estimés du militaire, parce qu'ils ne servent que pour s'enrichir, n'importe par quels moyens; enfin, ils ne mettent que leur intérêt particulier dans un service où ils sont étrangers à la gloire de l'armée, bien qu'une partie du succès repose souvent sur leur zèle. Les désordres et les dilapidations, qui sont ordinaires à cette administration, cesseraient sûrement, si les emplois en étaient confiés à des hommes sortis des rangs de l'armée, et qui, pour prix de leurs travaux, partageraient avec leurs frères d'armes la gloire du succès.

§ LXXVI.

Page 44. Reconnaître lestement les défilés et les gués, s'assurer de guides sûrs, interroger le curé et le maître de poste, avoir rapidement des intelligences avec les habitants, expédier des espions, saisir les lettres de la poste, les traduire, les analyser; répondre enfin à toutes les questions du général en chef, lorsqu'il arrive avec toute l'armée; telles sont les qualités que doit avoir un bon général d'avant-poste.

Les fourrages qui se faisaient avec de petits détachements, qui étaient ordinairement confiés à de jeunes officiers, servaient autrefois à former de bons officiers d'avant-poste; mais aujourd'hui que les approvisionnements de l'armée se font au moyen de contributions régulières, c'est seulement dans la guerre de partisans qu'on peut encore acquérir l'expérience nécessaire pour remplir ce poste avec succès. Un chef de partisans, en quelque sorte indépendant de l'armée, dont il ne reçoit ni vivres, ni solde, et très-rarement des secours, se trouve, pendant toute la campagne, abandonné aux seules ressources qu'il peut se pro-

curer. Il doit joindre la ruse à la valeur, la prudence à l'audace, s'il veut recueillir du butin, sans exposer sa petite troupe à se mesurer avec des forces supérieures. Toujours inquiet, toujours environné de dangers qu'il doit prévoir et surmonter, le chef de partisans acquiert en peu de temps une expérience des détails de la guerre, qu'obtiendra rarement l'officier de troupes de ligne; parce que celui-ci est presque toujours sous l'influence d'une autorité supérieure, qui dirige tous ses mouvements.

§ LXXVII.

Page 44. Les généraux en chef sont guidés par leur propre expérience ou par leur génie. La tactique, les évolutions, la science de l'officier du génie, de l'officier d'artillerie, peuvent s'apprendre dans des traités; mais la connaissance de la grande tactique ne s'acquiert que par l'expérience, et par l'étude de l'histoire des campagnes de tous les grands capitaines..

On ne devient grand capitaine qu'avec une longue expérience et la passion de l'étude, a dit l'archiduc Charles. Il ne suffit point de ce qu'on a vu soi-même; car quelle est la vie

de l'homme assez féconde en événements pour donner une expérience universelle ? C'est donc en augmentant son propre savoir des connaissances d'autrui, en appréciant les recherches de ses prédécesseurs, et en prenant pour terme de comparaison les exploits militaires et les événements à grands résultats que nous fournit l'histoire des guerres, qu'on peut devenir un général habile.

§ LXXVIII.

Page 45. Lisez, relisez les campagnes d'Alexandre, Annibal, César, Gustave, Turenne, Eugène et de Frédéric; modelez-vous sur eux; voilà le seul moyen de devenir grand capitaine, et de surprendre les secrets de l'art de la guerre.....

C'est en quelque sorte pour faciliter cette étude que j'ai rédigé ce recueil; c'est après avoir lu et médité l'histoire des guerres modernes, que j'ai essayé de faire apercevoir, par des exemples, comment on peut appliquer à cette lecture les maximes d'un capitaine célèbre : puissé-je avoir rempli mon but.

FIN.

Biblioteca Nazionale NAPOLI
606199

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTECA